

N° 18. — Novembre-Décembre 1922

TROISIÈME ANNÉE

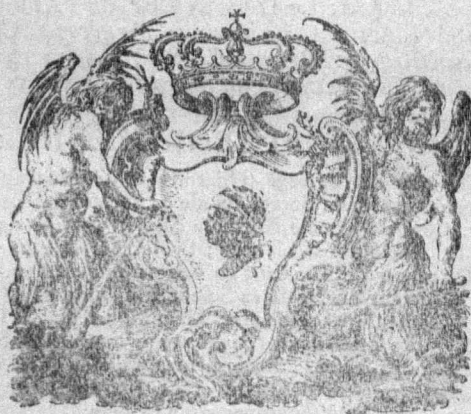


LA  
**REVUE de la CORSE**

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE  
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER  
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,  
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IN° APR. — MÉTRO Nord-Est, station TRINITÉ.

DEPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

Compte de chèques postaux : PARIS, n° 211.44.

# SOMMAIRE DE LA 18<sup>e</sup> LIVRAISON

PAGES

## I. — LES HISTORIENS DE LA CORSE.

**Pommereul** (De) : *Histoire de L'Isle de Corse*, par M. Gaston COURTILLIER..... 161

## II. — ETUDES LITTÉRAIRES CORSES.

*Bastia littéraire en 1750*, par M. Léo CLARETIE..... 166

## III. — ETUDES ARCHÉOLOGQUES.

**Mérimée** (Prosper) : *Notes d'un voyage en Corse*, par M. François SANTONI (*fin*)..... 170

## IV. — LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE.

*Le Colonel Jacques II da Mare*, par M. le Chanoine Antoine PAOLI, (notice historique de M. Camille PICCIONI), avec gravure..... 176

## V. — LES POÈTES CORSES.

**Ferracci** (Joseph) : *Rêves et Sacrifices*, par M. Antonio GIUSTINIANI..... 180

## VI. — LES LÉGENDES DE LA CORSE.

*Les Jours Prêtés*, par M. J.-B. NATALI..... 183

## VII. — LES LÉGENDES HISTORIQUES.

**Carlos Pereyra** : *Le vrai Christophe Colomb* (d'après M. Marius André), par M. A. CLAVEL..... 188

PARTIE ANNEXE : *Notre Quatrième Année ; Aux « Amis de la Revue » ; Christophe Colomb* (*fin*) : Une Opinion Vénézuélienne ; Une Ancienne polémique ; Le Découvreur de l'Amérique (J. de Quenza) ; L'abbé Martin Casanova. *L'Armorial Corse. Nouvelles bibliographiques* : L'Annu Corsu ; Les 14 merveilles de la Corse. *Le Grand Tourisme ; Questions CorSES, réponses, etc.*

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.

**ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.

**BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.

**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.

**CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

**CHUQUET** (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

**CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.

**COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse, auteur d'Ouvrages sur la Corse.

**DE MARI** (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.

**FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.

**FORSYTH MAJOR** (Docteur G. I.) Membre de la Société Royale de Londres.

**GRAZIANI** (Paul), Élève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

R. P. Dom. **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

**MARCAGGI** (J.-B.), historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

**MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

**NATALI** (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

**PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université; Prof. de Première au Lycée de Reims.

**POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.

**SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.

**SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

**VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse. Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

*Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs.*

Le numéro spécimen : 1 fr. 50, à déduire du montant de l'abonnement.

### Notre QUATRIÈME Année

Nous remercions ceux de nos abonnés qui, à la lecture de la note parue dans notre précédente livraison, nous ont prématurément envoyé leur renouvellement en exprimant la satisfaction de pouvoir compter sur une quatrième année et en y joignant — à l'occasion de ce prolongement d'une existence déjà honorable pour une Revue Corse, — des félicitations auxquelles nous avons été très sensible, mais dont tout l'honneur revient à nos dévoués collaborateurs.

Les trois années écoulées n'ont pas été, ils le savent, sans nous créer des difficultés qui en auraient découragé de moins persévérants. Néanmoins notre continuel désir de perfectionnement nous fera encore apporter de nouvelles améliorations à l'année qui va commencer.

Les pages vertes deviendront blanches en s'augmentant de quatre folios nouveaux ; elles resteront une *partie annexe*, conservant sa pagination spéciale, permettant ainsi d'accueillir des articles plus modernes sur les communes Corses, les événements locaux, les monuments aux morts, les ouvrages non corses par des auteurs corses, etc.

De telle sorte que, notre première partie restant — ce qu'elle a toujours été en réalité avec ses études historiques, — la *Revue de la vieille Corse*, la seconde partie deviendra la *Revue de la Corse moderne* ; ce qui répondra à un desideratum exprimé par un certain nombre de lecteurs.

La couverture sera également modifiée avec avantage, en conservant sa couleur Vert-Printemps, récemment adoptée malgré son prix fort élevé.

Comme précédemment, les tables de la troisième année seront offertes *gratuitement* à nos abonnés qui les trouveront encartées dans la première livraison de la quatrième année.

Ces améliorations nous obligent à porter à 10 francs le prix de l'abonnement, augmentation qui nous fut souvent conseillée, sans que nous ayons voulu l'appliquer, mais qui nous est imposée par cette transformation.

Bien entendu, pour ceux de nos aimables abonnés qui se sont déjà exprimés de nous adresser 8 fr., l'envoi du complément de leur renouvellement sera entièrement facultatif.

### Aux « Amis de la Revue »

Il nous est agréable de renouveler ici l'expression de notre gratitude à ceux de nos abonnés qui, l'année dernière, ont acquis le titre de : *Amis de la Revue*, en élevant aimablement à vingt francs le montant de leur abonnement.

Ils ont compris que, pour une publication aussi spéciale, la limitation forcée du tirage en augmente considérablement les frais, au point de ne plus même permettre aucun bénéfice.

Ils savent que, si nous avons maintenu quand même un prix très modeste, c'est afin de rendre la publication accessible à tous et de vulgariser ainsi le goût des études historiques et littéraires qui font mieux connaître la Corse et son histoire. Convaincus de l'utilité de la *Revue* ils ont voulu contribuer à assurer son existence trop incertaine. Leur participation à son effort n'a pas été sans efficacité et nous les en avons remerciés de notre mieux par l'envoi d'une intéressante brochure. Qu'ils nous permettent de compter encore sur eux pour cette quatrième année que nous entreprenons avec l'assurance que leur précieux concours ne nous fera pas défaut. Nous souhaiterions même de voir augmenter le nombre de ceux qui, appréciant nos efforts, auront le désir de s'y associer. N'est-ce pas là pour les *Amis de la Revue*, l'occasion d'exercer cette propagande que nous ne cessons de recommander parce qu'elle est indispensable à la durée de la publication qu'ils veulent bien soutenir ?

Comme l'année dernière, nous adresserons à tous les *Amis de la Revue* anciens et nouveaux, pour cette quatrième année, une prime de remerciement. Ils recevront un ouvrage très instructif sur la nature, les habitants et les ressources de la Corse : Régions, traditions, dialectes, caractères, productions, cultures, paysans, bergers, citadins, élections, etc. ; tout y est étudié avec la compétence d'un Corse qui connaît son pays.

Ils auront ainsi la double satisfaction d'aider une œuvre dont ils approuvent les efforts et de recevoir un ouvrage dont la lecture apporte une utile contribution à tous les problèmes que pose le relèvement de la Corse.

Nous savons que le concours dévoué de nos collaborateurs bénévoles nous est toujours assuré, mais nous avons aussi besoin de compter sur celui des abonnés et *Amis de la Revue*.

## CHRISTOPHE COLOMB

(FIN)

## Une opinion Vénézuélienne

Nous ne pouvons nous dispenser de faire mention d'une très longue lettre en Espagnol que nous adresse un de nos abonnés du Vénézuëla et qu'un de nos dévoués collaborateurs, connaissant cette langue, a bien voulu nous aider à résumer le plus brièvement possible.

Dans une brochure de 16 pages, parue en 1919 à Carupano (Vénézuëla), M. Ramon L. Santelli se montre déjà partisan résolu de l'origine corse de Christophe Colomb.

La démonstration en est faite à ses yeux, comme pour tous ceux qui soutiennent la même thèse, par le fils n° 6 de Colomb, Don Fernand, qui rejette une foule de localités, dont la ville de Gênes, dit-il à tort, comme le berceau de son père.

Les doutes existants proviennent, ajoute M. Santelli, — qui semble être fort peu au courant des controverses développées à ce sujet — de ce que les historiens de Colomb n'ont pas observé que la Corse arrachée à l'Aragon par Gênes, en 1420, appartenait à cette dernière quand il naquit. Par là il pouvait se dire génois de nationalité, tandis qu'il n'était pas moins fondé, plus tard, de se considérer comme Espagnol, puisqu'il était originaire d'un pays que possédait alors le roi de Castille.

Comme suite à une précédente correspondance concernant ses conclusions, M. Ramon Santelli, par cette très copieuse lettre, malheureusement en Espagnol; a bien voulu nous répondre que sa conviction sur l'origine corse de Colomb était inébranlable.

(Tel l'aimable abonné venant nous déclarer : *On dira tout ce qu'on voudra, ça n'empêche pas que Colomb est né à Calvi* !).

Il se propose d'étayer son raisonnement sur Don Fernand et Las Casas — comme si toutes les discussions n'avaient pas été épuisées sur ces auteurs — ainsi que sur les privilèges accordés à Colomb par le roi de Castille, où il figure comme sujet et natif d'Espagne et sur une lettre du Magistrat de Gênes, à lui adressée, où il est regardé comme ayant deux patries, la génoise et l'espagnole, enfin sur les écrits en Espagnol que l'Amiral lui-même a laissés. « Tout ce que l'illustre marin a laissé

d'écrit, je le possède ; — nous dit-il — j'ai trouvé jusqu'à des vers en espagnol, publiés en Espagne ».

Toutefois M. Ramon Santelli ne fera pas plaisir aux Calvais puisqu'il déclare : « Le lieu de naissance de Colomb n'est pas Calvi, mais Terra Rubia, Terra Rubia (esp.) Terra Rossa (ital.) ». Attendons-nous à le voir naître à l'Ile-Roussel... Il termine en nous disant qu'il n'est pas encore en mesure de publier rien d'autre à ce sujet. Nous ne pouvons que le regretter, puisque cette question est aujourd'hui agitée — disons : résolue — et souhaiter que son érudition ne tarde pas à faire connaître les importants documents qu'il annonce.

Il nous permettra toutefois de douter fortement qu'ils soient nouveaux et surtout probants.

Il lui suffira pour s'en convaincre de lire les derniers numéros de la *Revue* et surtout le remarquable article posthume de l'américaniste Henry Vignaud.

## Une ancienne polémique

Nous retrouvons, en dernière heure, un volumineux dossier qui montre quelle importance avaient déjà prise, et à quel degré d'acuité étaient parvenues, les polémiques colombiennes engagées dans les journaux Corses depuis 1888, époque où parurent les ouvrages des abbés Casanova et Peretti, jusqu'à la célébration en 1892, du quatrième centenaire de la découverte.

Les coupures de l'époque, méthodiquement accumulées dans cette intéressante collection, proviennent principalement des journaux suivants : *Le Moniteur de la Corse* (Félix de Cyrnos); *Le Conservateur* (Abbé Fioravanti); *Le Journal de la Corse* (Léon de Loccico, Paul Leca); *La Défense*; *La Corse Républicaine*; *La Revanche*; *La Corse Libre* (Philippe Tonelli); *Le Messager Corse*; *La Tribune Corse*; *Le Correspondant*, etc. On voit que toute la presse insulaire avait pris part à ces anciennes polémiques vives et prolongées, qui tirent un intérêt particulier de la participation directe des créateurs de la question, les abbés Casanova et Peretti, énergiquement secondés par leur fougueux disciple, l'abbé Fioravanti, directeur du *Conservateur*, avec l'intervention de l'abbé Franceschi, curé de Ghisoni, etc.

Mais la thèse soutenue par ces quatre abbés a rencontré, alors comme aujourd'hui, des contradicteurs éclairés qui leur ont vigoureusement tenu tête,



parmi lesquels un rédacteur du *Journal de la Corse*, Léon de Loccico, dont les longs et nombreux articles pourraient faire un volume et qui, à côté de savantes réfutations, emploie aussi la simple logique comme lorsqu'il écrit : « Dire qu'un Calvais était un Génois, c'est comme si, lorsque la Corse était sous la domination de Pise, un habitant de Calvi s'était déclaré Pisan. »

Lassés par ces insurmontables contradictions, l'abbé Fioravanti déclare que toutes ces polémiques sont inutiles puisque Colomb est véritablement né à Calvi, tandis que l'abbé Peretti traite de Vitolo son contradicteur Paul Leca.

Nous apprenons qu'un comité de 28 membres a été constitué, sous la présidence d'Enmanuel Arène, afin d'ouvrir une souscription pour l'érection d'une statue au grand Calvais et son premier soin est d'adresser aux Corses, le 1<sup>er</sup> Août 1831, un long appel dont nous reproduisons cette simple phrase :

Si Napoléon a eu les flamboiements et les allures excentriques de la Comète qui sillonne les champs des Cieux suivant les voies mystérieuses que lui a tracées le créateur, sans que l'on puisse dire si c'est l'admiration ou la terreur qui saisit davantage l'esprit de l'homme à son aspect, Christophe Colomb est l'étoile radieuse qui trace au voyageur incertain son chemin dans l'obscurité et le mène au terme du voyage en l'éclairant de cette douce clarté qui fait toujours du bien et jamais de peur. — Debout donc, patriotes Corses !

L'appel fut entendu car, peu de temps après, le trésorier, M. E. Dumoulin, ingénieur, avait déjà recueilli 9.736 fr. 70 cent., ce qui permit au Comité de décider que, lors des fêtes du quatrième centenaire, le 12 Octobre 1892, serait posée, sur la place principale de Calvi, la première pierre du monument élevé par souscription publique au Grand Navigateur.

Bornons là le compte-rendu de cet important dossier en constatant que sur cette même place, non loin de l'hôtel Christophe Colomb, s'élève le splendide monument aux morts, tous, hélas ! enfants authentiques de Calvi, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

Le versement à notre compte de chèques, postaux (*Paris 211-44*) a l'avantage de ne coûter que 0,15 cent. quelle que soit la somme versée, avec la facilité de correspondre sur le talon de la formule à remplir, fournie par la poste.

## Le Découvreur de l'Amérique

Maintenant que nos confrères, MM. Graziani, Capifali, l'infortuné Vignaud et le regretté Colonna de Cesari Rocca ont rompu des lances à propos de savoir si Christophe Colomb appartenait à Gênes ou à Calvi, et après toutes ces savantes dissertations sur son origine, il n'est peut-être pas sans intérêt de venir démontrer que *ce n'est pas Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique* et qu'en définitive, le véritable découvreur du Nouveau-Monde est bien incontestablement un Dieppois.

Ce français, c'est Jean Cousin qui partait de Dieppe, sur une nef, vers le début de 1488, à la recherche d'un nouveau continent. Une fois dans l'Atlantique, il se serait trouvé entraîné par le grand courant équatorial et, après deux mois de navigation, aurait atteint une terre inconnue près de l'embouchure d'un grand fleuve. Cette terre était le Brésil et le fleuve celui des Amazones.

Au retour, Cousin aurait fait voile vers la côte d'Afrique, puis descendant ensuite vers le sud, tourné le Cap de Bonne-Espérance et reconnu les hautes falaises du Cap des Aiguilles. Ainsi, dans ce voyage, Cousin aurait précédé Colomb de quatre ans sur le sol américain et de neuf ans, Vasco de Gama.

Mais ce qui est à la fois curieux et même troublant, c'est que, durant son voyage, Cousin avait eu sous ses ordres comme contre-maître, un espagnol du nom de Vincent Pinzon qui avait tenté de faire révolter l'équipage et qui serait retourné en Espagne. Or, Colomb fut accompagné pendant sa navigation, par trois frères Pinzon, dont l'un s'appelait Vincent-Yanez-Pinzon.

Ce qui est certain, c'est qu'au moment de la renommée de Christophe Colomb, il y eut à Dieppe, une réclamation en faveur de Jean Cousin. Et en 1582, l'historien poitevin H. L. Voisin de la Popelinière, dans son *Histoire du Monde* y déclarera : « Notre Français n'a eu ni l'esprit ni la promptitude de prendre des mesures publiques pour l'assurance de ces desseins. »

Plus près de nous, Estancelin, dans son *Histoire des Navigateurs Normands* et Louis Viret, dans son *Histoire de Dieppe*, se sont faits, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les défenseurs de Jean Cousin. De son côté, Estancelin fait remarquer que le fils de Colomb, dans la relation qu'il a écrite sur le premier voyage de son père, ne nie pas que Pinzon fut

consulté par ce dernier dans toutes les occasions difficiles, faisant appel à sa science hydrographique et peut-être aussi.... à ses souvenirs et que Pinzon conseillait à Colomb de cingler vers le Sud-Ouest.

Estancelin, qui se passionna pour ce problème rational, se rendit en Espagne et retrouva la famille Pinzon encore existante. Mais pour avoir la solution de l'énigme, il aurait été bon de se reporter à la relation officielle de Jean Cousin, déposée par lui aux archives de l'Amirauté de Dieppe; malheureusement, celle-ci fut détruite au cours d'un bombardement que la flotte anglaise fit subir à Dieppe, en 1604. et qui anéantit littéralement la ville.

Pour insoluble que soit devenue cette question de la découverte de l'Amérique, elle n'est pas indifférente à la gloire de la France et il convient, après toutes les controverses auxquelles nous avons assisté pour savoir si Christophe Colomb, *Découvreur de l'Amérique*, était français ou génois, de rappeler ici, que la question du découvreur de l'Amérique se posa en faveur du français Jean Cousin et qu'elle demeura toute entière. Et cette constatation clôturera, sans doute, la série des nombreux articles sur ce sujet. Jean de QUENZA

Nous possédons une curieuse brochure de propagande éditée sans date, à Tourcoing-Lille et à Mouscron (Belgique) dans laquelle l'abbé Martin Casanova, résume en 12 pages son livre sur Colomb Calvais. Nous y retrouvons l'apostrophe enflammée que nos lecteurs connaissent : « Calvi a donné à Gènes son sang, sa richesse, sa vie, etc. » Voir page 125 du N° 16 de la *Revue*).

Il termine en disant : « La ville de Calvi, appelée à un grand avenir, verra ses américains reconnaissants accourir avec amour vers le berceau de celui qui les a appelés à la Civilisation, au Progrès et à la Foi. » Comme si les Américains d'aujourd'hui étaient ceux que découvrit Colomb !

Dans le même opusculé, l'abbé Casanova commente avec enthousiasme une « savante étude » de l'abbé Arnaud qui, sous le titre suggestif : *La Terre ne Tourne pas*, se propose de venger la parole divine outragée dans sa véracité par les souteneurs du système de Copernic. »

Le Curé d'Olimi-Capella déclare que ses Saintes Ecritures et plus de deux

cents astronomes ont démontré l'immobilité de la terre et il invoque les témoignages inattendus des astronomes Arago et Laplace.

« La science, ajoute-t-il, devra forcément avouer son erreur,

Honteuse comme un renard

Qu'une poule aurait pris,

et le XIX<sup>e</sup> siècle aura la gloire d'assurer au moins la stabilité à notre Globe dans un solennel acte d'humilité grandissant qui réconciliera l'astronomie avec les livres saints. »

On voit que, dans la fertilité de son imagination, l'abbé Casanova avait le génie des découvertes sensationnelles !

Nos lecteurs ont pu voir avec quelle surprise dans le remarquable article posthume de notre regretté collaborateur Henry Vignaud, paru dans notre dernier numéro, une désignation erronée de la Ligurie qui ne peut être attribuée qu'à un *lapsus memoriae*, bien excusable à 92 ans, surtout chez un spécialiste des études américaines. Qui de nous peut répondre de ne pas se tromper à cet âge ? Cette erreur, d'ailleurs, n'infirme en quoi que ce soit la valeur de ses arguments historiques, et sans doute l'eut-il fait disparaître si le fatal accident, qui l'a emporté en pleine santé, ne l'avait empêché de relire ses épreuves.

### L'Armorial Corse

Le regretté historien Colonna de Cesari Rocca, nous avait souvent parlé d'une nouvelle édition éventuelle de son *Armorial Corse*, virtuellement épuisé. Il gardait soigneusement dans ce but les clichés des planches d'Armoiries, aujourd'hui sans objet mais qui, en raison de leur valeur artistique et matérielle, méritent d'être conservés dans les familles représentées.

Sa veuve nous en a confié le dépôt ainsi que celui de quelques exemplaires, les derniers, qui seront bientôt une rareté ! Le cliché d'Armoiries, comme le volume, peuvent être expédiés chacun au prix de 20 francs (port et recommandation : 1 fr. 50, ) pouvant être versés à notre compte postal : Paris, 211, 44.

Rappelons que cet Armorial unique ne sera pas réimprimé et signalons en même temps que nous disposons des derniers exemplaires du *Nid de l'Aigle* (6 fr. 50, ) qui ne se trouvera plus nulle part ; comme l'*Histoire de la Corse*, aujourd'hui complètement épuisée.

e montant du n° demandé comme spécimen est déduit de l'abonnement.

## Nouvelles Bibliographiques

### L'Annu Còrsu

Vers le moment où paraîtra ce numéro une nouvelle et très remarquable publication régionaliste aura vu également le jour.

Elle rappellera quelque peu l'excellente *Cispra*, qui n'eut malheureusement qu'une seule édition, mais en développant et complétant son inspiration régionaliste.

Sous le nom de *L'Annu Còrsu*, elle se a en même temps : *Almanach, Annuaire, Anthologie, critique dialectale des lettres insulaires*, etc.

Tous les principaux noms de la littérature Corse y figureront dans leur langage ancestral, en des pages supérieurement illustrées par des gravures et des photos ; et le tout, bien entendu, complètement inédit. Nos abonnés ne seront pas surpris de l'intérêt que pourra présenter cette œuvre nouvelle au point de vue littéraire et dialectal, quand ils sauront que l'exécution en a été dirigée par notre excellent collaborateur, M. Paul Arrighi.

Dans un but de vulgarisation, ce volume, malgré son importance et les soins apportés à son impression, sera vendu 40 soldi, c'est-à-dire au-dessous de son prix de revient.

Nous en reparlerons après son apparition dans notre prochain numéro. Nous pourrions l'expédier à nos lecteurs (2 frs. plus 50 cent.) avec l'espoir que le nombre des demandes viendra encourager cette heureuse initiative régionaliste.

Les lecteurs de l'*Indicateur de la Corse* de juin 1914 n'ont peut-être pas oublié notre concours des merveilles dans lequel plus de 300 concurrents ont désigné par leur ordre majoritaire, les *Sept merveilles de la Corse* suivies des *Sept merveilles secondaires*, — soit 14 merveilles. Le souvenir doit en être surtout resté dans la mémoire des 10 lauréats qui ont reçu *franco* une caisse contenant de savoureux produits Corses avec du champagne Napoléon et, pour les dames, un flacon de parfum, (*Etoile de Napoléon*.)

Ces quatorze merveilles ont inspiré un grand touriste lyonnais, M. le Comte de Chabannes, qui vient de refaire, à lui tout seul, un petit concours et indique aux lecteurs de la *Revue de l'Automobile Club du Rhône* les quatorze attractions de la Corse qui sont toutes

exactement, sauf quelques variantes dans la classification, celles indiquées par notre plébiscite ; mais, comme il n'en souffle pas un mot, le lecteur supposera qu'il est le premier à les avoir désignées et classées.

Pour atteindre ces 14 merveilles, M. le Comte de Chabannes a parcouru toute la Corse en automobiles particulières, ce qui est l'idéal pour un voyageur, et réalisé ainsi la plus splendide des excursions touristiques, mais avec quelle rapidité ! Quatorze merveilles en 14 jours, voilà certes des journées bien remplies et qui ne laissent guère de temps au repos et à la réflexion ; mais pour bien voir la Corse, ce n'est pas ainsi qu'on doit la visiter.

En adoptant ce programme ultra-rapide, on ne connaît qu'une Corse superficielle. On ignorera l'âme et le charme de ce pays dont les touristes mieux avisés et meilleurs observateurs, ont seuls pu apprécier la puissante et originale attirance.

M. le Comte de Chabannes nous fait de sa randonnée express, un compte-rendu d'une parfaite lucidité accompagné d'une petite carte de l'itinéraire parcouru.

Il indique jour par jour, les étapes et les hôtels et termine d'une façon pratique en indiquant les dépenses de l'excursion depuis le départ de Lyon jusqu'au retour dans cette ville.

Les touristes qui voudront l'imiter et peuvent se payer le luxe de parcourir toute la Corse sans quitter leur automobile ne peuvent trouver un guide meilleur et plus précis. Il est regrettable qu'il n'ait pas été fait un tirage à part des 16 pages dont se compose ce séduisant programme.

Le *Grand Tourisme*, qui s'est déjà occupé de la Corse dans ses éditions luxueusement illustrées, vient de prendre sa part dans les controverses de la *Revue* en publiant : *Christophe Colomb est-il Corse ?* Les touristes dit-il, se demandent s'il en est de la maison natale de Colomb, qu'ils ont visitée à Calvi et à Gênes, comme du crâne de Voltaire que l'on contemple dans plusieurs musées. Et il reproduit la maison de Calvi où l'abbé Peretti fait naître celui qui, dit-il, a accompli la plus ancienne et la plus rentissante de toutes les explorations touristiques.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*.

## QUESTIONS CORSES

29. — D'où vient le titre de « Prince de Corbara » ?

Vincent Giustiniani, prince de Basano et de Corbara, né à Rome, en 1762, conseiller municipal de Rome, fut ambassadeur à Paris, puis chambellan du prince Borghèse et enfin, après 1814, gouverneur d'une province pontificale.

D'où lui venait son second titre ? Existe-t-il un pays du nom de Corbara en Italie ? Ou bien y a-t-il un rapport entre ce titre et le village voisin de l'Île-Rousse ? A. G.

30. — Que fit Mazzini en Corse en 1831 ?

Cette question est posée par *Cyrnensis* dans l'*Intermédiaire des chercheurs* d'août 1922. Quelque nous l'empruntons pensant qu'elle pourrait être résolue par les Corses qui lisent la *Revue*.

Mazzini voulant rejoindre par mer les insurgés du Duché de Modène, en 1831, vint en Corse par Livourne avec l'intention de gagner ensuite Modène. Mais il renonça à ce projet et s'embarqua pour Marseille. A-t-il laissé des traces de son passage dans l'île ? Où et combien de temps a-t-il séjourné ?

UN FIDÈLE ABONNÉ.

## Réponses

Pourquoi, dans les armes de la Corse, le bandeau qui ceint la tête de Maure est-il tantôt appliqué sur les yeux, tantôt relevé sur le front ? (Q. n° 26).

En septembre 1770, au lendemain de Pontenuovo, une consulte corse imagina de consacrer par un monument le jour où la Corse avait été incorporée à la France. Elle fit frapper une médaille commémorative qui fut présentée au roi par trois députés : Stephanini, évêque de Sagone, Mattei et Giubega.

Cette médaille représentait le génie de la France supportant du bras droit l'écusson des armes de la Corse et tenant de la main gauche un bandeau. L'explication de la médaille dit, qu'à l'origine, la tête de Maure des armes de la Corse avait les yeux bandés, que Paoli, de son temps, avait fait relever le bandeau au-dessus des yeux en signe de libération.

Dans la médaille de 1770, la tête de Maure n'a plus de bandeau, la France l'a arraché et l'inscription porte que la Corse, assemblée en consulte, dédie, voue et consacre cette médaille à la

France, en reconnaissance de ce qu'elle a entièrement ôté le bandeau que Paoli avait feint d'avoir soulevé. (Germanes, Histoire des Révolutions de Corse, Paris 1776).

Pour le Dr Mattei qui a consacré à la question des Armes de la Corse une notice publiée à Paris en 1867, le bandeau blanc ou argent, signe de souveraineté, de victoire ou tout au moins de grand mérite, a toujours été placé sur le front. Cet érudit appuie son opinion sur l'examen des nombreuses pièces de sa célèbre collection : cartes, monnaies et portraits. Pour lui, il n'y avait, avec les yeux bandés, que les Corses, qui le lendemain de la tragédie de Pontenuovo votaient à Louis XV des flatteries qui font rougir.

Les lecteurs, que l'histoire héraldique de la Corse intéresse, trouveront dans sa notice une étude savante et détaillée de l'emblème national.

Ph. de Caraffa, dans le n° 66 de l'*Intermédiaire*, journal qui s'imprimait déjà à Paris en 1867 pour faciliter les recherches des curieux, est du même avis : « L'écusson de la Corse, écrit-il, est à champ d'argent ; il n'y a jamais eu qu'une tête ; cette tête est noire, véritable tête de nègre quoiqu'indiquant un Sarrasin ; le bandeau ceint son front en signe de souveraineté. Jamais le bandeau n'a couvert les yeux, comme le représente assez sottement la médaille de Louis XV... » Nous livrons les explications qui précèdent aux lecteurs de la *Revue de la Corse* avec l'espoir de trouver dans ses colonnes une réponse plus précise que la nôtre à la question posée.

MARIEN MARTINI.

L'abondance des matières destinées à nos pages de couleur nous a mis dans l'obligation de supprimer, pour cette fois, notre page habituelle de la *Bibliographie de la Presse Corse*, ainsi qu'une liste d'ouvrages qui devaient nous permettre de terminer le catalogue promis et même d'autres articles.

Nous espérons qu'il n'en sera plus de même à partir du prochain numéro avec l'augmentation de cette partie moderne, désormais en pages blanches.

La longueur des controverses concernant Colomb a retardé la publication d'importants articles qui assurent dès maintenant à notre quatrième année un intérêt que nos fidèles abonnés ne manqueront pas d'apprécier.

Ne retardez pas votre renouvellement.



# REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LES HISTORIENS DE LA CORSE

## POMMEREUL (de) : Histoire de l'Isle de Corse.



L'attribution de ce livre à Pommereul ne va pas sans difficultés. On s'étonne que cet officier d'artillerie qui n'était en rien préparé à cette tâche ait pu écrire si rapidement et si jeune, au lendemain d'une mission en Corse (1), un ouvrage aussi copieux. On y a cherché la main de l'abbé Raynal, dont le nom même figure sur certaine édition et à qui Bonaparte devait dédier son histoire de la Corse. On y a retrouvé aussi de larges emprunts à l'abbé Germanes. Ce qui est sûr, c'est que l'œuvre, mal composée, est faite de morceaux mis bout à bout dont certains peuvent n'être pas du même auteur. Toutefois, on ne peut dire que l'unité de jugement ne soit partout la même. L'ouvrage est d'un observateur, imbu de l'esprit encyclopédique. Disciple fervent de Montesquieu et de Voltaire, il admire avec plus de réserve Jean-Jacques Rousseau. Il est hostile au clergé, aux privilèges, à la féodalité, à tout ce qui ressemble à la tyrannie ; il est l'apôtre de la liberté ; il est humanitaire. Quel que soit son nom, (et nous continuerons de l'appeler Pommereul), son livre mérite une lecture attentive. Tel qu'il est, c'est un témoin précieux de la science des choses corse à cette époque ; ses lacunes comme ses renseignements peuvent être utiles à connaître. C'est aussi un échantillon fidèle de l'esprit *philosophique* appliqué au domaine de l'histoire et il est curieux de noter avec quelles préoccupations le public éclairé accueillait dès le début l'incorporation du peuple corse au domaine de la France. Maintes fois enfin, c'est l'esprit français dans ce qu'il a de plus permanent et aussi de plus généreux, que nous rencontrons dans ce livre ; et il n'est pas exagéré de dire qu'il s'y reflète souvent un désir de traiter un peuple vaincu avec ces sentiments d'humanité grâce auxquels, malgré tant de traverses, la fusion de la Corse et de la France a été si intime. Au total, il lui manque peu pour qu'il se lise encore aujourd'hui avec agrément.

Ce qui lui manque d'abord, c'est une table des matières ; il y a bien un index alphabétique de tous les noms d'hommes ou de lieux, d'usages etc... mais comme la pagination est oubliée, le livre n'en est pas plus facile à consulter.

---

(1) Dans la substantielle notice qu'il consacre à la carrière de Pommereul (*La jeunesse de Napoléon* t. I. p. 464) M. Chuquet ne mentionne aucune mission de Pommereul en Corse.

Essayons de rétablir cette table et analysons dans leur complexité les diverses parties de l'ouvrage. Pommereul commence par un *Discours préliminaire* en près de cinquante pages où est exposé, on le devine, tout un plan de gouvernement de la Corse. C'est d'abord, comme on l'a déjà dit, la critique sévère de ses prédécesseurs dans l'historiographie corse : Petrus Cyrneus, auteur d'une histoire aussi barbare que les gens de son temps, Filippini, médiocre gazetier, Mailly, digne de l'oubli où il est tombé, l'apothicaire Jaussin, l'âme la plus servile et la tête la plus étroite, Boswell que son flegme anglais n'empêche pas d'être un extravagant, aussi ridicule dans sa passion pour Paoli que Jaussin odieux dans son respect de Gênes, l'abbé de Germanes qui doit à sa vie de loisir de le devancer en librairie, diffus, incorrect, erroné et qui n'a jamais vu le modèle qu'il veut peindre. Toutefois il rend hommage à l'histoire, pourtant bien sévère pour les CorSES, d'un commissaire anonyme en qui on a reconnu Goury de Champgrand, à l'histoire des révolutions de Gênes de M. de Brequigny qu'il consultera et suivra très souvent, à M. de Voltaire surtout dont les vingt pages sur l'histoire de la Corse dans le *Précis du Siècle de Louis XV* sont un modèle inimitable et dont il citera des passages, désespérant de pouvoir s'exprimer aussi bien.

Ce tribut de mépris ou d'admiration accordé à ses prédécesseurs, Pommereul en vient à esquisser une histoire de la Corse et arrivant presque d'un trait à la domination génoise et à la conquête française, il disserte sur les causes des incessantes guerres civiles de la Corse et de la rébellion toujours vivace. Le problème est simple pour lui ; il est contenu dans ces deux points : désarmez les habitants et chassez les moines. Une fois les armes livrées, on en empêchera la contrebande par les croisières de quatre bâtiments, et pour soulager la maréchaussée on rendra chaque piève responsable des vols et assassinats qui s'y commettront et la garde des chemins sera assurée par un système de patrouilles ou par une taxe spéciale que la nation doit consentir à payer. Quant au monachisme, il faut en purger l'île ; sans cruauté, certes : on assignera des pensions viagères, à leur sortie de l'île, aux moines, « ces satellites d'un despote étranger, ces sangsues du public », on les distribuera dans les maisons françaises de leur ordre, mais il n'en faut plus en Corse : ils coûtent trop cher à cette nation et ce sont eux qui au milieu de populations superstitieuses et fanatiques fomentent les troubles. Le roi donnera les bénéfices, fera même contrôler les sermons des prêtres, Dira-t-on que c'est toucher à l'encensoir, « mais l'encensoir doit être soumis à la loi de l'Etat et au chef du

gouvernement, ainsi que l'épée du militaire, le comptoir du négociant, ainsi que la robe, ainsi que tous les autres états ».

D'autres mesures s'imposent, la culture de la garance, du tabac et, chose à laquelle on ne s'attendait pas en cet endroit, la fondation en France, à Tarascon, Marseille ou Aix, d'une académie corse où, grâce à un emprunt qu'autoriserait le roi, se recruteraient les futurs magistrats, officiers, évêques, prêtres et médecins de l'île, mais où surtout se cimenterait l'union avec la France. Écoutons cet homme du XVIII<sup>e</sup> siècle si représentatif de notre esprit français : « Ce n'est pas uniquement pour resserrer davantage les nœuds qui unissent les Corses à la France que je leur ai donné ce conseil, c'est surtout parce que leur île, étant devenue province française, ils n'ont pas de parti plus sage à prendre que celui de profiter de leur réunion à ce royaume, *pour se mettre en mesure de pouvoir, ainsi que tous les régnicoles français, posséder les charges et emplois de cet état.* Il ne faut pas qu'ils n'aspirent qu'à ceux de leur île, une plus vaste carrière s'ouvre devant eux ; nos bénéfices ecclésiastiques, nos dignités militaires, nos charges dans la magistrature, nos emplois dans la finance les attendent, *ils y ont les mêmes droits que nous ;* il est donc de la dernière nécessité pour eux de donner à leurs enfants une éducation sans laquelle le bénéfice de la réunion deviendrait nul pour eux ; sans laquelle ils végéteront encore longtemps dans la plus épaisse barbarie et dans l'ignorance absolue des sciences et des arts qui adoucissent nos mœurs et contribuent à augmenter infiniment la source de nos plaisirs et conséquemment notre bonheur. » Que ces paroles soient dites au lendemain de l'annexion par un jeune officier français de mission en Corse, bien avant 89, cela est vraiment digne de remarque et permet de donner un coup de sonde de plus dans les sources profondes du patriotisme français et du sincère attachement de la Corse à la France. Il n'est pas possible dans le tumulte contradictoire des événements présents et en gestation continue les uns des autres, de dégager avec plus de clarté et de noblesse les tendances politiques de notre pays et d'entrer plus sûrement dans la voie des événements qui seront. N'y eût-il que cette phrase pour sauver ce livre de l'oubli, qu'il mériterait encore une place d'honneur dans les bibliothèques corses et françaises.

A cette idéologie généreuse, Pommereul ajoute parfois un machiavélisme qui surprendrait si l'on perdait de vue que ce jeune homme aime à se griser d'idées et veut tout savoir et tout faire. Il a trouvé un moyen sûr d'enrichir la Corse ; très original et personne ne s'en est depuis avisé. La misère corse dit-il, est fondée sur l'égalité des fortunes ; chacun étant éga-

lement propriétaire et ayant à peu de frais sa subsistance assurée, personne ne s'adonne avec zèle à l'agriculture et au commerce ; créez donc une classe de pauvres et vous aurez une classe de riches ; par suite l'agriculture, le commerce, l'industrie, les beaux-arts, bref tout l'apanage des sociétés modernes ! Il y a un moyen violent, il est vrai inique même de créer cette classe féconde de journaliers ; il est nécessaire et on le révoquera dès qu'il aura produit des effets : ce serait de faire promulguer par les états généraux de Corse une loi qui dans le partage de successions favorisât un des copartageants. Laissons Pommereul à cette expérience aventureuse : il a beau citer les effets funestes de l'égalité de partage aux Antilles, il ne persuadera pas le législateur corse, mais il n'en montre pas moins une confiance intrépide dans le pouvoir de la législation : c'est au fond un idéaliste convaincu qu'avec un peu de bonne volonté de la part des hommes, les institutions législatives doivent apporter à la société perfection et bonheur, et c'est en exprimant ces idées qu'il termine pathétiquement son discours préliminaire.

Vient ensuite en une cinquantaine de pages une *Description abrégée de l'isle de Corse*. Ce n'est rien moins que ce qu'on appellerait aujourd'hui un tableau géographique du pays, ce qu'un historien à la suite de Michelet (« tel le nid, tel l'oiseau ») mettrait comme chapitre initial de son histoire de la Corse. Sans l'exprimer, Pommereul a senti le lien qui unit l'histoire et la géographie. Tant s'en faut cependant qu'il explique celle-là par celle-ci ; il y a là une vue d'ensemble, une habitude de rattacher entre eux des phénomènes d'un certain ordre à d'autres en apparence différents, qui lui échappent, et pourtant peu de pays offrent une image plus saisissante de l'influence du site ou du climat sur l'homme : idées encore trop nouvelles pour que Pommereul ait pu les nourrir. Sa géographie de la Corse se recommande plutôt par l'esprit de curiosité ou d'enquête minutieuse, ainsi que par une foi souvent manifestée dans les ressources naturelles de l'île (1). Il n'y faut pas chercher non plus un ordre logique ; les faits sont énumérés parfois sans rigueur et à chaque instant l'auteur s'échappe en considérations étrangères à la géographie (2).

(1) La seconde édition de l'*Encyclopédie* (Berne, Lausanne 1778-80) et le *Dictionnaire universel des Sciences* de Robinet (1780) ont donné de cette étude des extraits importants qui parfois forcent ou altèrent un peu la pensée telle qu'elles l'exprime ici : c'est dire en tous cas qu'elle a connu une grande fortune.

(2) « La Corse jouit à peu près de la même température que la Provence ; fréquemment insultée par les Barbaresques les Génois avaient fait construire sur ses côtes une centaine de tours... cette île a un grand nombre de ports ; » voilà dans quelques lignes un exemple de l'art de la composition chez Pommereul.



D'abord une note appuyée de toutes les autorités sur la situation géographique et la superficie de l'île, une autre très brève et fort insuffisante, comme on s'y attend, sur son système orographique que Pommereul complique de son système administratif et judiciaire. La côte orientale lui donne l'occasion d'admirer Rome ; il doute toutefois que la Corse ait eu jadis 33 villes, car il n'y en a pas plus de vestiges que de trace de chemins ; il cite et réfute en passant les épigrammes dues à l'humeur bilieuse de Sénèque ; ports nombreux, bien situés et du plus bel avenir ; étangs, pêche et sel ; quelques lacs, rivières non navigables, et plutôt torrents aux noms sonores, truites, anguilles, limpidité de la Restonica ; eaux minérales mal connues encore ; pêche du thon et de la sardine ; culture rudimentaire et pourtant grande capacité de produire blés et fourrages, (« mais il faudrait d'abord que les Corses voulussent devenir cultivateurs et descendre de la pointe de leurs rochers pour habiter la plaine, ce qu'on n'a pas le droit d'attendre d'eux de longtemps ») ; abondance de miel et de cire ; les arbres, chêne-vert, hêtre, pin et sapin, alcornogne et surtout châtaignier, (« arbre utile ailleurs, dangereux dans cette île : c'est l'aliment de la paresse de ses habitants..... une forêt de châtaigniers n'exige aucune culture.... il avait été question d'en détruire une partie.... on ne l'a pas fait durant la guerre et maintenant il faut respecter la propriété des habitants ») ; olivier mal exploité, mûrier nouvellement importé par les Français, grande source de prospérité pour un pays qui ne connaît pas les orages, orangers, citronniers, puis tous les arbustes du maki (1) dont l'odeur devient parfois si forte qu'elle porte à la tête ; vins de Corse aussi liquoreux que ceux de Chypre, de Xérès ou de Malaga, de grand avenir en tous cas ; mines nombreuses, carrières des plus beaux marbres, cristal de roche et grottes au milieu des rochers horribles ; les animaux domestiques de petite taille, paissant à l'abandon, image d'une agriculture dans l'enfance, troupeaux fort nombreux de chèvres et de moutons, dont les bergers mènent une vie affreuse ; ni loups ni lapins, mais des cerfs, une abondance de sangliers et de cochons ; mousfoli ou moufflon que M. de Buffon, sauf sur un point de détail, a parfaitement décrit, scorpions et *marmignato*, sorte d'araignée venimeuse, abondance du gibier de plume, perdrix, cailles, grives et merles, ces derniers étudiés de plus près, lucioles regardées aussi avec curiosité : tels pourraient être, à la suite les uns des autres, les sous-titres et les rubriques de ce passage réservé à la géographie physique, à la flore et à la faune du pays.

(1) Pommereul s'excuse dans une note d'employer ce mot, dont c'est peut-être un des premiers emplois en français. (I. p. 226).

Il n'y a pas plus de cohésion dans la géographie humaine. Le dénombrement de 1769 attribue à la Corse 122.000 habitants ; les Français sont en train d'établir des citadelles aux pointes extrêmes de l'île. Pommereul conseille d'établir le siège du gouvernement non à Bastia ou à Calvi, à portée de Gênes, mais sur l'autre côte, à Ajaccio. Puis ce sont de courtes notices sur Bastia, sa citadelle, son port, ses palais, ses rues tortueuses, ses couvents, sa maison de jésuites qui va devenir un collège ; sur Ajaccio, la plus belle des villes de la Corse et sur son faubourg de Grecs ; sur Bonifacio dont le site pittoresque est décrit avec soin ; sur Calvi peu peuplée, si longtemps fidèle aux Génois, port naturel de la province la plus fertile de Corse ; sur Corte, grosse bourgade mal bâtie, n'ayant plus aucun titre à être la capitale, mais que sa citadelle et les ouvrages bâtis par les Français rendent considérable, tandis qu'à proximité les gorges du Tavignano et de la Restonica forment d'horribles beautés ; sur San Fiorenzo presque totalement détruit ; sur Porto Vecchio, magnifique port et mauvais village, au milieu d'un pays que l'incurie a rendu insalubre.

Les chemins ouverts par les Français font l'admiration de Pommereul ; mais comme on a dû les faire passer par les lieux les moins élevés, et que par suite de leurs guerres incessantes et dans la croyance mal fondée que l'air des vallées est malsain, les Corses ont établi leurs villages sur des endroits escarpés, ces routes ne traversent presque aucun village : quand y verra-t-on des voitures ? Il faudrait obliger les Corses à se faire des chemins praticables depuis chaque village jusqu'à la plus prochaine grand'route : condition première de civilisation.

(à suivre)

G. COURTILLIER.

---

## ÉTUDES LITTÉRAIRES CORSES (1)

### Bastia littéraire en 1750

---

En 1750, après l'aventure de Théodore de Neuhoﬀ et pendant le gouvernement de Gaffori, la France s'intéressa de façon particulière à la Corse que Gênes allait lui céder par le Traité de Versailles de 1768.

---

(1) Dans une récente réunion où l'auteur de cet article, M. Léo Claretie commémora le beau nom de Charles Péguy, M. Alfred Mortier présenta le conférencier à ses auditeurs en une allocution dont nous extrayons les lignes suivantes : « ... M. Léo Claretie est un norman, agrégé et Docteur es-Lettres... muni de cette arme solide, il a déployé son activité intellectuelle dans les domaines les plus variés. Il est l'auteur de plus de quarante volumes parmi lesquels

Cet intérêt se traduit d'une façon assez piquante par la sollicitude du *Mercure de France* qui semble soudain découvrir l'Académie des Belles Lettres de Corse dont il se met à publier les comptes rendus, à côté de ceux qu'il consacre aux Académies Savantes de toutes les grandes villes. Ces comptes rendus jettent un jour favorable sur l'Académie Corse, qui semble avoir brillé alors d'un éclat qu'elle a vraisemblablement perdu. Le numéro du *Mercure* d'avril 1750 analyse la séance publique de l'Académie des Belles Lettres de Corse tenue le 8 Février 1750 pour la réception d'un nouvel Académicien, M. Savelli, dont le discours de réception est loin d'être dénué de qualités littéraires :

« Citoyen et ami des Arts, pouvais-je, Messieurs, rentrer dans cette Capitale sous des auspices plus favorables ? La paix rendue, une Académie rétablie, de tels bienfaits ne doivent naître que d'un Richelieu nouveau. »

Il fait le tableau de la situation; il décrit les malheurs de la guerre et il salue la Paix :

« Je ne vois plus enfin les Citoyens égorgés par les Citoyens ; la Corse opposée à la Corse. Ma patrie me représente un peuple fidèle, qui renonce à ses préjugés ; un Souverain qu'elle respecte ; un Ministre Français qu'elle regarde avec raison, comme l'auteur désintéressé de son bonheur, puisque c'est à lui qu'elle doit la connaissance de ses devoirs, et les moyens heureux de s'y attacher. »

Il passe en revue les travaux de l'Académie qui vient d'être reconstituée, ses dissertations savantes, une *Histoire* des plus fameux poètes Italiens que l'Académie de Florence « Académia Della Crusca », avait projeté, et que l'Académie Corse a réalisée.

Son discours est d'ailleurs tout empreint d'italophilie :

« Nous sommes sujets, dit-il ; les Génois sont nos maîtres ; en faut-il davantage pour notre bonheur. ? »

Le Directeur était M. de Chevrier. Il rendit hommage au nouveau récipiendaire, descendant des fameux Savelli

---

il faut citer son *Histoire de la Littérature Française* en 5 vol. in-8 ; toutes ses études si complètes sur Florian, Lesage, J.-J. Rousseau, l'Université Moderne, la Presse au XIX<sup>e</sup> siècle, etc., dont plusieurs couronnées par l'Académie française. Il est l'auteur de remarquables récits de voyage, d'innombrables articles parus dans les grands journaux et de centaines d'études critiques, publiées par les principales revues et marquées au coin du savoir le plus sûr et le plus solide. »

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs, par ce trop court extrait, le nouveau collaborateur de la *Revue de la Corse*. (N. d. l. D.)

romains dont l'un passa en Corse au VIII<sup>e</sup> siècle et en chassa les Maures qui occupaient cette île.

La tendance française s'affirme dans son discours fort bien écrit, où les noms de Turenne, de Corneille et de Fontenelle viennent rappeler et rehausser la gloire de la France.

Mais, ce n'était là qu'une simple séance de réception.

Les 23 Août 1750, l'« Académie des Belles Lettres de Corse » distribua ses prix. Le compte rendu de cette séance publique, est publié dans le *Mercur* de Décembre 1750. Il donne une surprenante idée de l'activité intellectuelle, scientifique et littéraire qui animait l'île à cette époque.

Une messe solennelle fut d'abord chantée dans l'église de la Conception, dite des Français. « Les Militaires Français et Génois y assistèrent, « chacun dans leur place qui leur avait « été assignée par le maître des cérémonies de la compagnie. »

Un Académicien, abbé de Cinarca, prononça en chaire l'éloge de notre Roi Saint-Louis, qui lui donna prétexte à louer Louis XV et la Sérénissime République de Gênes.

L'Assemblée se transporta ensuite dans la salle des Assemblées publiques de l'Académie. Un rapport sur le concours fut lu par un aumônier du Roi des Deux-Siciles. Le sujet proposé était : « les devoirs des sujets envers leur souverain. » Le lauréat couronné fut l'abbé Bellet, membre de l'Académie des Belles Lettres de Montauban ; sa dissertation fut lue en Français et en Italien. Il reçut une tabatière d'or du prix de douze cents livres de France.

Le Secrétaire rendit compte ensuite des travaux de l'Académie, soit quarante trois dissertations historiques, morales et physiques que l'Académie va faire paraître en français et en italien en un volume. Ensuite, lecture d'une dissertation de M. de Chevrier sur « *l'origine de la tragédie et ses progrès depuis les Grecs jusqu'à nous.* »

L'Abbé Sémidéi, curé primitif de Biguglia, aumônier de Sa Majesté Portugaise, lit une *vie d'Agrippine*.

C'est alors la lecture d'une dissertation de M. d'Herbain sur « *l'origine du chant et ses progrès jusqu'à nous* », ouvrage déjà couronné par une des Académies de France.

M. Barbaggio communique un travail sur « *l'origine et les progrès de la médecine* ». M. Astolfi, doyen de la compagnie, récite son poème sur la Navigation ; M. de Chevrier, faisant assaut de poésie, récite à son tour une épître en vers français : « *L'homme d'esprit dans la société* », dédiée à M. d'Alcouffe, capitaine au régiment de Tournaisis.



Lisons-en quelques vers pour connaître la poésie française en Corse l'an de grâce 1750 :

Le poète orgueilleux, de ses vers entêté,  
Qui ne sait pas rimer, de stupide est traité ;  
Dans les calculs abstraits de la Géométrie  
Le Mathématicien a l'air sombre et hautain,  
Ne donne de l'esprit, et ne croit du génie  
Qu'à des gens ténébreux, qui, le compas en main,  
Ne parlent que Problème et Trigonométrie ;  
Le militaire altier, même auprès de Cypris,  
N'entretient que d'assauts, et des Forts qu'il a pris ;  
Et l'Avocat couvert des lambeaux de l'Ecole,  
Nous cite à tout propos et Cujas et Bartole.

Le reste de l'épître que vous lirez si vous en êtes curieux dans le *Mercur*e de décembre 1750 est écrit sur ce ton aisé, facile et agréable.

Voici maintenant un poème d'un capitaine au régiment de Corse au service de la République de Gènes, M. Xavier Poggi : *Voyage Maritime*, et on avouera que les séances de cette Académie étaient véritablement bien remplies. Celle-ci se termina par la proclamation du programme des concours pour l'année 1751. Une médaille d'or fut proposée pour celui qui décrira avec plus de fondement, « *la vertu la plus nécessaire à un Héros* » avec une dissertation sur ceux qui l'ont été, sans avoir la qualité pour laquelle l'Auteur se déterminera.

Le discours sera reçu en Italien, en Français ou en Latin ; la lecture ne devra pas durer plus d'une demi-heure. Les manuscrits seront adressés au « Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Corse » à Bastia. Le Protecteur, Marquis de Curzay, fit annoncer un second prix en faveur de la nation Corse : Une médaille d'or qui sera adjugée à celui d'entre les Corses qui démontrera, par des raisons et des autorités, « quelle est la vertu morale la plus nécessaire à l'homme ».

Tels sont les renseignements que nous donne le *Mercur*e de France sur la vie Académique et intellectuelle en Corse à ce moment-là. C'est un précédent qu'il était utile de signaler et de préciser, à titre d'exemple à offrir aux générations actuelles. En se consacrant aux arts, aux sciences et aux lettres, les Corses aujourd'hui ne feront que continuer et faire revivre une tradition de l'île qui remonte à près de deux siècles.

LÉO CLARETIE

## ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

## MÉRIMÉE (P.) : Notes d'un Voyage en Corse.

## VI. — (suite)

Dans la maison Carabelli, à laquelle Mérimée, en dépit de tout son raffinement de civilisé, s'est attaché si profondément, ce sérieux n'allait pas sans quelque raideur. M. Lorenzi de Bradi dit que la signora Colomba ne savait pas mentir et ignorait la coquetterie ; l'anecdote suivante peint au naturel ces sentiments :

Elle montait à cheval à la manière des hommes. Un jour un berger l'ayant rencontrée ainsi chevauchant dans le sentier, fit tout haut une plaisanterie grossière. Colomba arrêta net sa monture, descendit et rossa l'insolent d'une main vigoureuse.

Cette réaction à l'américaine, à laquelle un sportif applaudirait, pourrait facilement s'accompagner de bonne humeur. Le rire naturel, libre, joyeux n'a qu'à faire de « la gaudriole. » La tristesse de Colomba, qui avait ses raisons particulières (1), doit laisser la place à la saine gaité, qui s'accommode mieux au caractère de notre horizon, et qui ordonne toutes choses suivant une hiérarchie éprouvée par toutes les générations de notre race.

Les sujets obscènes de St Michel de Murato, que Mérimée décrit soigneusement (en utilisant les langues anciennes qui « travent l'honnêteté ») ne sont pas la seule chose remarquable de ce monument. L'ornementation sculpturale y atteint une certaine perfection qui contraste avec la médiocrité des autres églises. « Des entrelacs et des rinceaux élégants et capricieux, sculptés sur les chambranles de plusieurs fenêtres, m'ont rappelé les arabesques si fines placées de la même manière dans quelques fenêtres mauresques de l'Alhambra et de l'Alcazar de Séville ».

Cette finesse de l'exécution se retrouve dans l'église de St Nicolas, située à une lieue seulement de la précédente. Il faut regretter qu'abandonnée depuis la Révolution, elle soit dépourvue de toit et tombe en ruines. Elle est entièrement revêtue, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'un parement de pierres vertes, avec quelques incrustations blanches sur les tympans des arcades. « Les chapiteaux des piédroits, le bandeau d'imposte, sont couverts d'ornements gravés en creux avec une finesse dont jusqu'alors je n'avais rencontré nul exemple, p. 134 ». Les fenêtres ogivales font supposer que St Nicolas a été bâti à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIV<sup>e</sup>.

(1) « Sur le berceau de Colomba s'étaient penchées pour la bercer des figures en deuil. Aussi son enfance fut-elle austère, triste et réfléchie. Elle ne connut ni les jeux ni les tendresses. » (Lorenzi de Bradi, *La Vraie Colomba*, p. 759) ; cf. la description d'Ajaccio dans *Colomba*, p. 32.

4<sup>e</sup> *Bonifacio* possède deux églises gothiques qui doivent être du XIV<sup>e</sup> siècle. La plus ancienne, Ste Marie, dans le haut de la ville, porte des arcs-boutants assez inutiles car les murs latéraux ne sont pas très hauts. C'est une basilique courte et large, divisée en trois nefs ; les voûtes ogivales ont été probablement retouchées. Le clocher « est carré, assez svelte, et, bien que fort mutilé, il conserve quelques vestiges de son ancienne élégance (p. 140) ». Des quatre étages, le seul qui ait gardé son aspect ancien est le troisième, percé de deux fenêtres en ogive, séparées par une mince colonnette. Toutes ces fenêtres sont surmontées d'une espèce de chambranle décoré de violettes, rosaces, entrelacs. L'apparence mauresque est encore plus frappante qu'à St Michel de Murato.

L'église St Dominique, qui doit être un peu plus moderne, est beaucoup mieux conservée. Bien que l'ogive y soit employée dans tous les arcs ; l'apparence extérieure n'est point gothique : ainsi la façade ressemble à celle de la Canonica. Le plan est toujours celui d'une basilique divisée en trois nefs. Les chapiteaux des colonnettes qui encadrent les piliers sont médiocrement sculptés. « Pour l'aspect et le galbe seulement ces chapiteaux offrent quelques ressemblances avec quelques chapiteaux Mauresques de l'Alhambra. » Au XVIII<sup>e</sup> siècle la partie orientale du chœur a été refaite et allongée : la séparation est marquée par un jubé plaqué de marbre et d'albâtre.

Le clocher, carré à la base, devient octogone en s'élevant au-dessus du toit. « Du couronnement s'élèvent, aux angles, des créneaux, échancrés à la manière mauresque, d'un effet très agréable ».

5<sup>e</sup> *Eglises modernes*. Enfin, après avoir décrit la chapelle Ste Catherine de Sisco avec sa crypte, et la chapelle Ste Cristine de Cervione, toutes deux de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, l'auteur fait mention des églises modernes, et cite notamment à Bastia Ste Croix et la Cathédrale. « La première surtout, malgré le mauvais goût de sa décoration, ne laisse pas d'avoir un certain caractère de grandeur, comme tout ce qui paraît riche et coûteux. »

Cette dernière phrase caractérise bien la manière du livre. On dirait qu'un combat n'a cessé de se livrer entre le visiteur sympathique qui veut toujours trouver quelque chose de poli *mais de juste* à dire à ses hôtes, et l'homme de goût qui rencontre devant lui un art inférieur. Entre hôtes de marque on ne peut s'offrir que la vérité ; mais celle-ci présente toujours à l'observateur digne d'elle quelque aspect favorable. Après une description sobre et d'une netteté parfaite, il est rare que l'appréciation sévère du critique ne

soit pas adoucie par une remarque flatteuse et rigoureusement exacte. A défaut de l'art, c'est au moins la nature qui recevra quelques éloges. Lisez encore cette conclusion sur les campaniles modernes, généralement carrés, percés à jour de larges fenêtres et très élancés pour leur diamètre : « leur plus grand mérite, c'est leur position dans un paysage très pittoresque. (p. 163).

## VII

En dehors des églises, il y a peu de monuments à signaler en Corse.

1<sup>o</sup> *Les tours*. La plupart datent des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> et même du XVII<sup>e</sup> siècles. Elles sont de forme ronde, légèrement conique. Telle est celle de Sagone, telles les quelques centaines d'autres qu'on trouve le long de la mer.

Quelques tours plus anciennes représentent les donjons d'anciens châteaux forts. De ce genre est la fameuse Tour dite de Sénèque, dont la construction n'a rien de l'époque romaine. Elle est située sur un pic très élevé des environs de Luri. Les murs du vieux château dont cette tour était le donjon surplombaient le rocher en quelques endroits. Elle n'a point de porte, mais seulement une petite fenêtre élevée de trois ou quatre mètres, et par où l'on montait avec une échelle.

2<sup>o</sup> *Châteaux et fortifications*. Pendant son séjour à Sollacaro M<sup>r</sup>imée visita, avec M. Colonna d'Istria, maire de Sollacaro, les ruines du château d'Istria. Deux enceintes irrégulières suivent les contours les plus bizarres du rocher très escarpé dont le château occupa la cime; un donjon s'élève encore au point culminant, mais ce n'est plus qu'une masse de décombres. M. Colonna d'Istria fit remarquer à l'auteur une inscription sur une pierre brisée qui a dû servir de linteau de porte :

HOC OPYS FABRICAVIT

MAGNIFICUS DOMINUS VINCENTELLUS..

Malgré son caractère si précis la description de M<sup>r</sup>imée n'est jamais sèchement matérielle : à travers les choses elle nous fait apercevoir les âmes. Voici, par exemple, sa conclusion sur les fortifications qu'il appelle domestiques :

Elles consistent en épais madriers, dont on garnit la partie inférieure des fenêtres, en ménageant des trous assez larges seulement pour passer un canon de fusil. On nomme ces meurtrières des *archeres*, ce qui indique que leur invention ou leur usage est antérieur aux armes à feu. A l'honneur des mœurs modernes je dirai que je n'ai guère vu d'*archeres* que dans le village d'Arbellara ; mais on m'assure qu'on y en tire un très grand parti (p. 174).



3° *Les ponts*. Étroits, plus élevés en leur milieu, les vieux ponts « génois » sont souvent obliques par rapport aux cours d'eau, et les chemins qui y conduisent décrivent une courbe pour les rejoindre. Tel est le pont de Bevinco, celui de Calzuolo sur le Taravo, ceux de Corte sur la Restonica et le Tavignano. Puisqu'il n'y avait pas de péages en Corse, on ne peut voir là qu'une disposition étrangère, importée routinièrement.

4° *Bas reliefs*. L'auteur a dessiné (p. 177) deux bas-reliefs du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, trouvés à Aleria. L'un encastré dans le mur d'une maison moderne, représente deux monstres, liés par le milieu du corps, ayant deux avant mains et pas de croupe. Sur l'autre deux monstres fantastiques s'entrebattaient.

Les sculptures sont au-dessous du médiocre. Le tombeau de Madona Sirena femme de Rinuccio della Rocca, dans le couvent de St François à Tallano, ne fait pas exception : « il est impossible d'imaginer rien de plus mauvais. » Par suite de la Révolution, on a transporté du couvent dans la paroisse de Ste Lucie les objets d'art qu'il avait reçus de son fondateur, entre autres un charmant petit bas-relief représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, en marbre blanc. « C'est le seul morceau de la Renaissance vraiment remarquable que j'aie rencontré en Corse. »

Il n'y a en Corse ni meubles anciens ni tableaux de valeur, aucun objet ancien à proprement parler. Quoi, pas même des armes ? Sans doute les habitants aimaient beaucoup les armes, mais ce n'était pas comme artistes ou dilettanti : dès que les arquebuses ont été reconnues inférieures aux mousquets, on les a rapidement abandonnées pour ceux-ci, puis les mousquets pour des fusils. Les fusils à pierre disparaissent de la même façon, remplacés par des armes de modèle récent.

Dans la conclusion de son rapport, Mérimée rappelle encore une fois le caractère surtout négatif de ses constatations, et la médiocrité des monuments artistiques observés. Selon lui, les recherches les plus intéressantes que l'on pourrait entreprendre encore devraient avoir pour objet les monuments les plus anciens (dolmens, menhirs, urnes funéraires) qui permettraient peut-être de dissiper quelque peu l'obscurité des origines.

## VIII

Après des notes, fournies en majorité par l'érudit Gregori, conseiller à la cour royale de Lyon, l'ouvrage se termine par quatre poésies populaires : 1° Sérénade d'un berger de Zica-

vo, — 2<sup>o</sup> voceru du Niolu, — 3<sup>o</sup> buceratu de Piedicroce, — 4<sup>o</sup> ballata de Levie.

Heureusement, venu en Corse pour y faire de la critique artistique, Mérimée n'y joint pas de critique littéraire : car la médiocrité de l'inspiration poétique de ces quatre morceaux est aussi flagrante que celle des églises et des sculptures. Mais la verve en est si puissante qu'il les a transcrits avec un intérêt particulier, apercevant dans chacun d'eux l'un des aspects de l'âme corse telle que son voyage la lui a révélée et telle qu'il l'a mise en scène l'année suivante dans *Colomba* : vendetta dans le *Voceru du Niolu*, dont les deux derniers vers vont servir d'épigraphe à *Colomba*, amour dans la sérénade du berger de Zicavo, à laquelle est emprunté le madrigal qu'Orso adresse à miss Lydia dès leur première rencontre (1), fougue naïve et pittoresque dans le buceratu et la ballata. Malgré le soin qu'il a apporté à cette transcription, on y trouve non seulement de nombreuses fautes de texte (2), mais encore des erreurs d'interprétation (3) qu'il ne faut pas lui imputer, car il a manifestement reproduit le texte qu'on lui a communiqué, quel qu'en fût le dialecte : souvent les formes (en particulier les terminaisons) sont empruntées à la langue italienne, et non copiées sur la phonétique corse. Cet aspect italien du vocabulaire s'est accentué dans *Colomba*, et le succès du livre a vulgarisé ces formes vicieuses, au point qu'il nous est difficile aujourd'hui d'écrire le nom du brocciu sans l'orthographe *bruccio* (4). Pour les personnages de *Colomba*, le

(1) *Colomba*, p. 14.

(2) *Voceru du Niolu*, 2<sup>e</sup> vers, « hu ». — Plus loin, au 4<sup>e</sup> vers du 3<sup>e</sup> sixain, *tandu* pour *tantu*. — Ballata de Levie, p. 225 « E poi mi avea scelta voi » pour « scelt'a voi. » ce qui change le sens : c'est le père qui lui a choisi un mari. Même page, vers 3 du bas : « Non vi lasciava mandà » pour « lasciavam'andà » qui a causé un nouveau contre-sens, il faut traduire : « nous ne vous eussions pas laissé partir. »

(3). *Voceru du Niolu*, 6<sup>e</sup> vers : « Cori to frattu more » est traduit par : « Cours, ou ton frère meurt ! » — Ballata de Levie, 5<sup>e</sup> vers : « Possible che Ella sia » est écrit comme si Ella était un pronom personnel désignant la Mort ; c'est un impersonnel comme le « la » du vers suivant : « non la credo manco avale. » Plus loin, p. 226.

« Come mè la sventurata »

« nata nun ne' sia mai » !

doit se traduire : « Qu'il n'en soit jamais né » et non « Pourquoi suis-je née ? » Page suivante, 15<sup>e</sup> strophe, Mérimée exprime ses doutes au sujet de sa traduction (qui est exacte) des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> vers parce qu'il a mal traduit les deux suivants : « Potr ne vous avoir pas *complu* (par mon obéissance, en vous laissant partir) combien je donnerais aujourd'hui ! »

(4) La terminaison italienne est encore intermittente dans les quatre « Poésies populaires corses », la 2<sup>e</sup> est intitulée *Vocera di Niolo* (sic), p. 208.

corse est un patois (1) italien. Et à l'âme corse, au moins une fois, est attribuée cette même patrie morale (2). Au contraire, ci-dessus (§ II, Stantare du Rizzanèse) nous avons vu affirmer la spécificité des noms corses qui désignent menhirs et dolmens, et, (§ I) la vigoureuse, l'irréductible personnalité de la race.

Comment résoudre ces contradictions ? Ce que Mérimée apprécie par dessus tout en Corse, c'est l'originalité, soit par rapport à la France (comme dans le goût spontané de la poésie) soit par rapport à l'Italie (comme dans la sobriété des manières). Cette soif de singularité, ce dégoût des admirations communes et des beautés cataloguées qu'il prête à miss Nevil dans le premier chapitre de son roman, il les éprouve lui-même avec une force d'autant plus violente qu'il ne veut les satisfaire qu'en respectant la règle suprême des délicats : la vérité. Sans tendresse pour l'humanité, il la méprise surtout de se duper elle-même par l'enthousiasme de la grandeur, l'illusion de la piété, la prétention de la vertu. Aussi les courses à cheval à travers des paysages dont toute la beauté est naturelle, à travers des villages si différents de ceux du continent, lui ont inspiré aussitôt le désir de les décrire dans le libre cadre du roman.

Ces bandits qui couvrent, sous le calme des proverbes et des locutions rituelles (3), les passions les plus barbares, cette jeune fille qui les fait venir chez elle devant le préfet pour démontrer par leur témoignage l'indignité de ses adversaires, ce peuple superstitieux (4) mais « nullement enthousiaste de dévotion (5) », tout cela ravit en Mérimée l'ennemi de la vulgarité. L'archéologue, l'historien de l'art, ne pouvait pas trouver beaucoup d'intérêt dans les résultats de son voyage : mais il savourait la découverte de ce qui, pour un artiste, est plus intéressant que l'art lui-même : à savoir un esprit rebelle à toute convention, une race inflexiblement attachée à ses devoirs, une âme dénuée de vulgarité. Là est la source de la sympathie secrète qui perce sous les appréciations les plus sévères de l'Inspecteur des monuments historiques. F. SANTONI

(1) p. 14. Cf p. 114 « Jusque là le bandit s'était exprimé en italien. »

(2) p. 48 « Admirable organisation italienne qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés ? »

(3) *Colomba*, p. 183 : « Très mort. Bonne santé à nous autres. »

(4) *ib.* p. 185, fin.

(5) Voir ci-dessus § I. Il est vrai que la dévotion corse ne s'est pas adaptée à la révolution chrétienne. Mais elle a gardé toute la piété de l'ancienne religion, et la Vendetta elle-même repose sur la dévotion des rites funéraires.

## LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE

## Le Colonel JACQUES II Da Mare

(1509-1554)

La *Revue de la Corse* est précieuse pour nos compatriotes parce qu'elle rallie les hommes d'étude dans l'œuvre d'exploration et de reconstitution d'un passé qui nous est cher. En faisant connaître les événements historiques et les hommes remarquables qui ont illustré la Corse, nous enseignons à la génération présente l'amour de notre pays trop peu connu.

Pourquoi dans les cahiers des revendications insulaires ne demande-t-on pas que l'histoire de la Corse soit inscrite au programme de l'enseignement primaire ?

Les conférences patriotiques, les inscriptions sur le marbre et les études sont les meilleurs moyens de propagande à proposer à la jeunesse.

Que de trésors restent inconnus dans nos communes ! Et que de ressources sont gaspillées, en des amusements frivoles qui non seulement n'instruisent pas, mais détournent l'esprit des choses sérieuses !

Nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue* le Corse illustre qui habita le château de Rogliano, Giacomo Santo Da Mare, dont M. Ambrosi a écrit :

C'est une des figures les plus intéressantes de notre histoire.

Le maréchal de Thermes annonçait ainsi sa mort au Roi :

Dans le feu du combat, le vaillant capitaine Da Mare est tué en poursuivant l'ennemi avec trop d'ardeur. Grand dommage, Sire, pour votre service et pour tout le pays.

L'historien de la Corse, Camille de Friess, s'exprime en ces termes :

Jacques Da Mare, seigneur très puissant du Cap Corse, avait donné à la France des preuves de son dévouement. C'est à lui qu'on devait la prise de Bonifacio, l'organisation des milices nationales qui luttèrent avec un si grand courage contre les Génois. Intrépide et plein d'énergie, il était après Sampiero l'homme de guerre le plus remarquable parmi les Corses et on ne pourrait lui reprocher qu'une trop grande audace et une témérité souvent compromettante.

Dans les circonstances présentes, alors qu'on avait si grand besoin de chefs expérimentés et influents, la mort de Jacques Da Mare était une perte sensible et irréparable ; on ne tarda pas à s'apercevoir du vide qu'il laissait dans l'armée.

Ces considérations nous ont amené à constituer un comité local, composé de bons compatriotes, qui décida d'ériger, à la mémoire de ce héros Roglianais, une plaque commémorative, laquelle a été apposée contre un pilier de l'église Saint-Agnello, du côté du Château Da Mare dont elle est proche, et porte l'inscription suivante :



A JACQUES DA MARE, *gentilhomme de la chambre du Roi de France, colonel, allié de Sampiero Corso, né au château Da Mare de Rogliano, mort à 45 ans, à la tête de la Cavalerie française, au Col de Tenda.*

L'inauguration a eu lieu le Dimanche 17 septembre dernier avec une cérémonie à la fois civile et religieuse présidée par le gouverneur de la Corse, M. le général Maurel, accompagné des notabilités de la région et du département.

Après la cérémonie religieuse où le curé doyen de Rogliano évoqua la mémoire des morts de la guerre, M. le général Maurel et les invités prirent place sur le perron de l'Eglise en présence du drapeau tricolore escorté par deux marins de l'Etat.

Le gouverneur de la Corse, après avoir glorifié, en d'éloquents accents, le valeureux Colonel da Mare donna la parole au Chanoine Paoli qui se rejoit de voir l'éclat apporté à cette cérémonie patriotique par la présence des notabilités réunies et lit le remarquable discours que devait prononcer M. Camille Piccioni, ministre plénipotentiaire retenu à Marseille par la grève des inscrits.

Les abonnés de la *Revue* sauront apprécier ces savantes pages d'histoire locale consacrées à la mémoire du glorieux compagnon de Sampiero.

Puisque le Comité, qui s'est constitué à Rogliano dans la pensée patriotique de commémorer le nom à jamais illustre de Jacques II da Mare, m'a fait le trop grand honneur de me demander de prononcer quelques mots au cours de la cérémonie d'aujourd'hui, mes premières paroles doivent être pour féliciter le Comité, et surtout M. le Chanoine Paoli, curé-doyen de Saint Agnello, premier instigateur de cette réunion, d'avoir si opportunément songé à célébrer la mémoire du glorieux enfant de Rogliano dont la politique a eu, il y a quatre siècles, une heureuse et décisive influence sur les destinées ultérieures du Cap-Corse et de la Corse tout entière.

Je ne sais rien, en effet, de plus propre à développer l'amour de la grande patrie française et de notre chère patrie Corse que ce culte de l'histoire locale dont notre vénéré curé-doyen et notre distingué instituteur, M. Martini, se sont faits les apôtres à Rogliano. C'est en étudiant cette histoire et en montrant comment le passé de la commune natale, de l'ancien fief de Rogliano et de la région du Cap se rattache à l'histoire de France, que l'on intéressera le mieux les jeunes



générations à l'étude des traditions de la patrie commune, éveillant ainsi chez elles l'amour de l'indépendance, du droit et de la liberté, idées aussi chères aux Corses de toutes les époques qu'à leurs compatriotes du continent.

Né en 1509 au château de San Colombano (et baptisé dans cette église sur les murs de laquelle on voit aujourd'hui l'inscription destinée à rappeler ses hauts faits), Jacques Toussaint da Mare, deuxième du nom, succéda en 1530 à son père Simon III. Arrivé au trône seigneurial à une époque difficile pour la Corse, il essaya d'abord de maintenir ses vassaux qu'il aimait en dehors des agitations qui troublaient l'île. Mais les circonstances furent plus fortes que sa volonté ; et, lancé un peu malgré lui dans une tourmente redoutable, il se montra supérieur à tous les obstacles qu'il eut à surmonter. Depuis pres de trois siècles, la Corse supportait malaisément l'oppression et le mercantilisme de Gênes ; Arrighi della Rocca, Vincentello d'Istria et tant d'autres s'étaient faits, mais en vain, les organes de ses revendications, lorsqu'apparut, comme le vengeur de ce peuple infortuné, l'immortel Sampiero, qui est resté dans l'histoire sous le nom de Sampiero Corso comme s'il s'était montré en quelque sorte le Corse par excellence.

Cherchant partout des Alliés contre les oppresseurs de son pays, Sampiero avait naturellement songé au roi de France. Avec une perspicacité sans exemple, il avait montré à Catherine de Médécis et à Henri II que la Corse pourrait faire un jour dans la Méditerranée « un cavalier merveilleux contre toute Puissance ennemie. Ses idées étaient d'ailleurs soutenues à la Cour de France par deux officiers d'origine cap-corsine, Altobello et Raphaël, de la noble famille des Gentile de Brando. Mais tous étaient d'avis que rien ne serait fait d'utile si l'on n'avait avec soi le plus puissant des seigneurs de la Corse d'alors, celui qui régnait à Rogliano. Aussi lorsqu'en 1552, le roi de France se décida à envoyer en Corse l'armée du maréchal de Thermes et la flotte de l'amiral baron de La Garde, ces deux capitaines pressèrent-ils Giacomo Santo de se déclarer pour leur monarchie.

Jacques hésita d'abord ; l'origine de sa famille était génoise et lui-même était entré par son mariage dans la noble famille Pallavicini de Gênes ; de plus, il avait rendu hommage, comme ses ancêtres, à la République pour son fief de Rogliano ; d'autre part, il gouvernait ses sujets avec trop de libéralisme et trop de conscience pour ne pas s'être aperçu que leurs sentiments n'allaient pas vers les Génois. Sur ces entrefaites l'amiral de La Garde débarqua à Macinaggio sollicitant une réponse immédiate : il fallut prendre parti. C'est alors que Jacques II eut une idée de génie mais extraordinaire pour l'époque ; il comprit que son peuple risquait trop pour qu'on pût décider sans lui et il convoqua les délégués de ses vassaux à San Colombano.

Certes ses ancêtres avaient accoutumé d'associer leurs sujets à leurs mesures administratives ou législatives : mais jusqu'à lui ils s'étaient réservé les décisions politiques. Comprenant que l'avenir du Cap et de la Corse était en jeu, Jacques n'hésita pas à se dépouiller de cette prérogative. Dès lors, le résultat de la délibération ne pouvait

être douteux : les Cap-Corsins, peuple de commerçants et de navigateurs, se disaient que leur pavillon serait autrement bien protégé par la France que par Gênes, et puis ils ne pouvaient rester indifférents, malgré le Gouvernement paternel dont ils jouissaient sous leurs feudataires, au sort malheureux de leurs frères de l'intérieur de l'île. L'assemblée se prononça donc pour la France, et Jacques, entrant immédiatement en campagne aux côtés de Sampiero, amena d'abord la reddition de Bonifacio (1553). Puis, à la tête d'une armée franco-corse il battit à Ponte-Leccia, en 1554, les Gênois qui avaient profité de son absence pour prendre et détruire son château de San Colombano. Il devait prendre part, le 18 septembre de la même année, à la grande bataille du Col de Tenda où il commandait la cavalerie et qui se termina par la déroute de l'armée gènoise. Malheureusement il fut tué à la fin de la journée, en poursuivant les fuyards à la tête de ses cavaliers.

Ainsi finit, à l'âge de 45 ans, ce grand capitaine qui fut en même temps un grand politique. Et l'on peut regretter, en saluant sa mémoire, que le traité du Cateau-Cambrésis ait empêché quelques années plus tard la réalisation immédiate de son rêve, la réunion la Corse à France. Notre île serait entrée, en effet, volontairement au XVI<sup>e</sup> siècle dans la patrie française, et sous les auspices de ses plus glorieux enfants de ce temps-là ; on aurait évité ainsi l'annexion forcée de 1769 et l'occupation anglaise de 1791, à la suite de laquelle les conjurés de Luri, de Pino et de Rogliano (encore des Cap-Corsins !) durent soulever, avec l'aide de Bonaparte et Casalta, le Cap en 1796 pour déterminer une nouvelle et cette fois libre réunion de la Corse à la France.

Mais ce ne sont pas là les seuls motifs que nous ayons de vénérer Jacques II. Il ne faut pas oublier que nommé Colonel dans l'armée du roi de France, il fit entrer, comme capitaines dans son régiment, son oncle et ses deux cousins Negroni. Il créa ainsi dans l'armée nationale une dynastie militaire qui y sert encore aujourd'hui avec distinction et qui lui a fourni en 1870 le chef légendaire de l'immortelle chevauchée de Reichshoffen.

De ce règne glorieux de Jacques II, il convient de tirer une leçon : cet illustre prince de Rogliano, dont la marine ne comptait que trois ou quatre felouques, et dont l'arme personnelle avait à peine une centaine d'hommes, défection fait des secours étrangers et de la levée féodale, ne tint jamais compte, une fois sûr de l'appui de ses vassaux, de la faiblesse de ces effectifs pour régler sa politique extérieure. Malgré la perte de Capraja par son grand-père, il continuait à réclamer la souveraineté du Détroit ; il tenait tête à Gênes et savait mériter l'alliance de la France. C'étaient la fermeté et la largeur de vues de sa politique qui le rendaient redoutable à ses ennemis et précieux à ses alliés : exemple digne d'être médité par les politiques de tous les temps et de tous les pays !

Mes compatriotes de Rogliano s'honorent aujourd'hui en glorifiant la mémoire de celui qui fut, dans l'union des Français et des Corses, le collaborateur de Sampiero d'Ornano et le précurseur de Napoléon.

Les chaleureux applaudissements de la foule attentive accueillirent la lecture de cette remarquable conférence qui donna un relief tout particulier à cette cérémonie historique où les cœurs de tous les assistants vibraient d'un même élan de patriotisme.

Je suis heureux d'exprimer ici à nouveau ma profonde gratitude pour toutes les personnes qui ont concouru à ce magnifique résultat.

Le zèle des notabilités de la Corse qui n'ont pas craint de franchir de longues distances pour venir illustrer par leur présence cette cérémonie, ne fut pas moindre que celui de nos compatriotes Roglianiens qui s'appliquèrent à la faire aboutir.

Mais à no re avis, un autre acte devrait la compléter. Lorsque je prêchais naguère le jubilé à Pietralba, je me vis entouré de braves gens, excellents patriotes, qui m'indiquèrent la place même, après le passage du col de Tenda, où tomba glorieusement le vaillant commandant de la cavalerie française. Saisi d'une profonde émotion, je m'agenouillai avec respect et baisai la terre où avait coulé le sang du héros Roglianiens mort au service de la France.

Nous pensons que la Corse s'honorerait en élevant à ce même endroit une pierre commémorative qui perpétuerait le souvenir de cet événement douloureux pour les patriotes corses.

Antoine PAOLI.

Chanoine hon. d'Ajaccio et Doyen de Rogliano.

---

## LES POÈTES CORSES

### FERRACCI (Joseph) : *Rêve et Sacrifice*.

Une part du prix Archon-Despérouses vient d'être attribuée par l'Académie Française à l'abbé Joseph Ferracci, pour son recueil de vers « *Rêve et Sacrifice* ». L'honneur de cette haute récompense rejaillit sur l'ensemble des lettrés et des artistes corses qu'elle signale ainsi une fois de plus à l'attention du grand public.

La *Revue* saisit cette occasion pour en parler à ses lecteurs et consacrer une courte analyse aux quelques vers du volume ayant trait à la Corse, bien qu'en réalité Ferracci n'ait point voulu faire œuvre régionaliste et que nombre de ses poèmes aient pu lui être inspirés sous le ciel de Corse, sans que rien le laisse percevoir.

La première partie « *Rêve* » est une suite de sujets très variés : méditations, souvenirs, descriptions, anecdotes.... tandis que la seconde « *Sacrifice* », tout entière consacrée aux étapes de guerre du capitaine Ferracci, frère du poète, est une courte épopée, émouvante et vivante, inspirée par quelques passages de lettres du jeune officier corse, tombé glorieusement en mai 1915.



Les poésies, corses par leur sujet, qui se trouvent dans la première partie, pour n'être pas, peut-être, les plus remarquables du recueil, n'en renferment pas moins de jolis vers. Lisez, par exemple, « Souvenirs » et « Nostalgie ». Vous y découvrirez de délicates évocations du pays natal et de ses décors familiers :

Oh ! l'attrait enchanteur des forêts séculaires  
 Sur les flancs escarpés de nos monts de granit !  
 Une éternelle nuit couvre le précipice,  
 Où roule avec fracas un rapide torrent.....  
 Des appels de bergers retentissent dans l'ombre,  
 Répétés par l'écho de vallon en vallon.  
 J'aime écouter partout la voix de la nature,  
 Que ce soit l'eau qui chante, ou le vent, ou la fleur ;  
 Mais dans mon cher pays cette voix est plus pure,  
 Plus tendre et plus sincère en berçant la douleur.

Ailleurs, c'est un de ces traits d'héroïsme dont l'histoire de Corse est si brillamment émaillée et auquel sied bien la forme brève d'un sonnet. Gaffori entraîne victorieusement ses hommes à l'assaut de Corte, lorsque, tout à coup, ceux-ci s'arrêtent saisis d'horreur : les Gênois ont attaché un enfant au mur de la forteresse :

« Qui donc peut, mes amis, arrêter votre audace ?  
 — « Votre fils ! » dit un brave à l'illustre vainqueur.  
 Alors, se raidissant dans un effort suprême,  
 Il regarde éperdu, sentant faillir son cœur,  
 Puis il se signe et dit : « soldats ! tirez quand même ! »

L'auteur a aussi transcrit en vers l'une de ces farouches légendes du passé corse, celle du comte Arrigo bel Messere, traîtreusement assassiné par un valet et, après le meurtre duquel, une voix vengeresse clama dans les airs :

« Henri « le beau Messire » est mort en bon chrétien :  
 « O Corse ! tu n'auras jamais, jamais de bien !... »

Enfin, il a su donner à un poème émouvant l'allure d'un « lamento » corse : c'est une ode où le quatrième vers de chaque strophe, un hexamètre, s'exhale comme une plainte à la façon des mélopées traînantes de nos pleureuses. C'est le lamento d'une mère :

La paix a ramené dans les bras de leurs mères  
 Les fils qui ne sont pas tombés au champ d'honneur ;  
 Leurs baisers sont pour moi des morsures amères...

Je n'ai pas ce bonheur !...

Le printemps a fleuri le front des aphodèles ;  
 Le soleil de Juin monte au ciel, pas à pas ;  
 Et j'entends gazouiller aux nids les hirondelles ;  
 Mais lui, ne revient pas...

Lorque ja vais prier, l'âme ardente de fièvre,  
 Que je crie à genoux : « Seigneur, De profundis ! »  
 Hélas ! le nom de Dieu n'est qu'au bout de ma lèvre,  
 Et le cœur dit : « Mon fils.... »

Joseph Ferracci entend conserver et défendre la tradition classique et ne cache pas le mépris que lui inspire l'actuel déséquilibre mental de nos poètes décadents.

Lui, se révèle profondément et sincèrement lyrique par des accents de tristesse, d'enthousiasme et de compassion qui, sans effort, nous pénètrent et auxquels une simplicité d'expression, alliée à une langue élégante et souple, n'imprime que plus de naturel et de vérité... Rien, là, de ces élucubrations obscures et nuageuses où, sous le couvert d'un pseudo-mysticisme, se dissimule souvent une maladie incohérence de pensées. Le vers, lui aussi, est régulier chez Ferracci, et le rythme toujours harmonieux, agrémenté parfois de jolies trouvailles de mots, « qui semblent tintinnabuler comme clochettes d'or »...

C'est une poésie, en un mot, où s'exprime, au moyen d'un style bien français, une âme saine et généreuse de vrai Corse sentimental et fin.

L'Académie Française a apprécié cette poésie, elle en a consacré la valeur en accordant au jeune poète une récompense méritée qui nous permet d'espérer une nouvelle éclosion de fleurs poétiques, non moins pures et non moins choisies.

Antonio GIUSTINIANI.

---

## LES LÉGENDES DE LA CORSE

### LES JOURS PRÊTÉS

(LÉGENDE CORSE)



A DONO PAGANELLI.

Cette année-là, le mois de mars n'avait pas été... le mois de mars, je veux dire — des douze frères qui se succèdent au gouvernement du Temps — le plus irascible, le plus tumultueux, le plus versatile, le plus fantasque, le plus espiègle, méritant bien en somme de passer pour la plus mauvaise tête et le plus insupportable caractère de la famille.

Certes, quoi qu'il le suive dans l'ordre de succession, il n'hérite en rien de la malignité de février, l'avorton hargneux et aigre qui jette venin de toutes parts et ne cesse de vous cracher, sous les formes les plus désagréables, sa rage d'être devenu infirme.

Et il n'a pas l'hypocrisie d'avril, ce tartufe qui, par certains sourires melliflues et des façons patelines réussit à se faire chanter par ces grands nigauds de poètes, mais que je dénonce

— quant à moi — comme un faux bonhomme, un usurpateur de louanges rimées, un imposteur qui se fait appeler printemps alors qu'il prolonge indûment l'hiver.

Ni méchant comme février, ni hypocrite comme avril, c'est entendu.

Mais quel mois exaspérant et horripilant qui vous ferait damner si les jurons et les blasphèmes pouvaient encore émouvoir le Seigneur Dieu (il en a tant entendu !). Un mois qui, prestement d'un bon coup de Tramuntana vous balaye le ciel, vous l'essuie, vous le polit, vous l'astique et qui, sitôt qu'il voit vos yeux s'éjouir à la caresse de cet azur soyeux, vous le barbouille de vilains gros nuages noirs, comme un Raphaël farouche qui eût mis de la suie, furieux qu'on l'admirât, sur la figure divinement achevée d'une madone; un mois qui vous fait coucher sur la splendeur d'un firmament étoilé pour vous réserver au matin la désagréable surprise de trois pieds de neige; — qui vous contraint de vous emmitoufler jusqu'aux yeux, d'ajouter huppelande à gros habits et fourrures à huppelande, puis, vous allumant sur le dos un brasier de soleil, vous met en nage et tant ne tient à vous faire ôter ce supplément de vêture que pour, d'un prompt refroidissement, vous donner à soigner une bronchite; — qui vous projette de Laponie en Afrique, de Sibérie sur la Côte-d'Azur : entendez qu'après les plus véhémentes fureurs et les plus cruelles rigueurs hivernales (ouragans et grêlées, gels et froids de loup), il vous offre ou plutôt vous tend (car c'est un piège), l'ineffable douceur du bain de soleil où vous plongez avec la volupté du lézard, mais d'où vous ne sortirez qu'avec un gros rhume ou une forte grippe; qui trouve, lorsqu'il fait tomber sur vous « toutes les cataractes du ciel », infiniment spirituel et divertissant de vous mettre hors de vous en lançant, dans ce déluge, des fusées de soleil ironique...

Tranchons le mot : un sale mois.

Mais cette année-là !... En avait-il assez des invectives et des malédictions que les hommes lui adressent en lui montrant un poing dont l'impuissance redouble leur rage ? Entreprenait-il de leur prouver qu'il serait capable de toutes les grâces et gentillesse de mai, s'il le voulait bien, et que c'est leur faute, après tout, s'ils ne savent pas l'amener à le vouloir ? Ou pris de soudain repentir et rompant avec son passé, s'était-il décidé à devenir un brave, un Saint homme de mois ?

Enigme psychologique dont d'autres que nous, conteur et rien que conteur, découvriront, s'il leur plaît, le fin mot !

Le fait est qu'à l'étonnement et au ravissement de tous, ce forcené se montrait d'un calme imperturbable, ce bousingot avait mis de côté tout son tumultueux attirail de tempêtes et

de tonnerres, cet inconstant se complaisait bourgeoisement dans les monotones mais honnêtes délices du beau fixe et, s'il demeurait incorrigiblement espiègle, du moins ses jeux s'étaient-ils faits inoffensifs, voire bienfaisants.

Chaque matin, un clair et chaud soleil se levait en un ciel limpide sur lequel l'horizon inscrivait ses lignes fines et nettes ; l'air, frais et vif au matin, devenait vers midi délicieusement tiède ; la terre, toute frémissante et le sein gonflé des innombrables éclosions qui couvaient en elle, ouvrait tous ses pores aux exhalaisons les plus suaves et c'est dans un immense voile de vapeur bleue que le soleil se couchait le soir.

Les cerisiers, croyant au printemps, s'étaient parés de toutes leurs blanches dentelles et les hirondelles même, s'y laissant prendre arrivaient en foule des Midis trop tôt embrasés.

Seul le paysan, plus méfiant que chat ébouillanté, différait de semer et, redoutant les retours d'hiver désastreux, hochait la tête en disant :

— Nous payerons cela plus tard...

— Il n'y a que ce puant de berger qui puisse se franchement réjouir, ajoutait-il.

Et il rappelait le proverbe : *Marzu piviòsu*

*Mountonu farriòsu. (1)*

Chaque nuit, en effet, sitôt que tout le monde s'était couché — car il se fût reproché de frustrer les hommes du spectacle de la nuit étoilée — Mars laissait descendre un rideau de nuages qu'il ne ramenait qu'à l'aube. Avec un chantonnement berceur qui triomphait des plus opiniâtres insomnies et qui, aux délices des profonds sommeils mêlait l'enchantement des beaux songes, une large pluie tombait dont la terre ne perdait pas une goutte.

L'herbe en devenait folle dans les champs...

O Mars ! dans la ferveur de ta conversion et le premier ravissement du rôle si nouveau pour toi de semeur de bienfaits, n'étais-tu pas devenu naïf au point de croire à la reconnaissance du *puzzinosu* (2) ce symbole d'ingratitude ?

Le trente au soir, un berger dont la femme venait de traire trois pleines seilles de lait, s'attardait dans le parc clos de rameaux entrelacés, où moutons, brebis, jeunes agneaux, serrés l'un contre l'autre, mêlant leurs haleines et leurs amples toisons, se recueillaient pour le sommeil.

Il souriait dans sa barbe inculte et drue. Jamais ses bêtes n'avaient été aussi grasses ; jamais ses brebis n'avaient donné autant de lait.

Et Mars, le mois redouté entre tous, l'impitoyable Mars ennemi juré de la race ovine, Mars, terreur et cauchemar du

(1) Mars pluvieux, bélier furieux.

(2) Prononcez : *Pouzzinosou*. Le puant, c'est-à-dire le berger.



berger, Mars touchait à son dernier jour ; Mars n'était plus à craindre.

Marzu

Catarzu

Fidòl di Minchionu,

Tu, ti'nni va

Ed'aghiu tutti li me anghiona. (1)

Dans son aérienne demeure qui était un somptueux nuage-palais et nef que pavoisaient de pourpre les derniers feux du jour — Mars était assis devant une large baie grande ouverte qui donnait sur l'infini du ciel.

Sa belle crinière léonine, trop souvent éparse au souffle des tempêtes ou ruisselante d'averses, tombait sur ses épaules en boucles apaisées.

Le sourire aux lèvres et tout en caressant d'une droite distraite son ample barbe, de terrible devenue patriarcale et débonnaire, tandis que son regard s'éjouissait sur les pelouses sidérales où s'ouvraient d'innombrables corolles d'or, il se laissait aller aux plus douces pensées.

Le surlendemain, il partirait pour l'annuelle croisière qui dure onze mois. Il s'en irait heureux de n'avoir fait que du bien et le zéphyr qui gonflerait la haute voilure de son navire, lui apporterait les bénédictions des hommes.

Et tout à coup, il rugit. L'insulte du *Puant* l'avait soufleté. Il s'était dressé ; il allait et venait, terrible.

— Ah ! les voilà les bénédictions des hommes ! Grand nigaud ! Quelle idée de vieillard en enfance l'avait pris cette année ? Et il ne lui restait que trente heures pour se venger ! Oh ! mais... dans ces trente heures...

Il trépidait ; et sous ses pieds, jaillissaient de tels éclairs, éclataient de si formidables tonnerres que le ciel semblait crouler dans un déluge de flammes.

— A moi ! criait Mars, à moi Tramuntana, Maistrali, Libecciu et Livantu !

Les quatre tyrans des airs qui, tant de fois, se disputent au grand dommage des hommes, accoururent.

Ils arrivèrent presque en même temps dans l'immense demeure que Mars emplissait des éclats de sa colère.

C'était une excavation creusée dans le nuage, une sorte de grotte aux parois mouvantes sur lesquelles l'aveuglante clarté des éclairs jetait des éblouissements pourpres.

— Vengez-moi ! Vengez-moi ! leur disait Mars, qu'ils essaient en vain de calmer.

(1) Mars (...), fils du membru, tu t'en vas et j'ai tous mes agneaux. Catarzu est un mot dont le sens s'est perdu : le *d* du patois de la Rocca est un *d* qui se prononce en appuyant la langue au haut du palais.

Alors le berger levant les yeux l'interpella en ces termes outrageants :

*Tramuntana* était un grand vieillard tout blanc, gelé et glacial, d'un ample manteau de neige enveloppé. Sur les fourrures de neige qui lui couvraient les épaules, sa chevelure chenue tombait en mèches qui se terminaient chacune par un glaçon pointu comme un stylet.

Lorsqu'il hochait la tête ou l'agitait, ces aiguillettes s'entre-heurtaient avec un métallique cliquetis. Ses énormes sourcils pendaient sur ses yeux céruléens comme deux branches de pin fatiguées par le fardeau d'une nuit de neige. Il y avait une translucidité de glacier dans la pâleur de son visage et la barbe qui lui descendait jusqu'aux pieds, semblait une cascade surprise et figée par le gel un matin de janvier.

L'énergumène *Maistrali*, un haillon de nuage noir autour des reins, velu comme un ours, la chevelure agitée comme s'il y ventait, la barbe drue et ramassée emprisonnant des grêlons dans le rude crin de ses boucles, tout charbonné de figure, — ne cessait de rouler des yeux furibonds et prenait des attitudes d'hercule de foire irrité qui va tout broyer du poing ou d'ogre affamé qui va tout engloutir.

La démence faite vent...

*Livantu*, trapu et voûté, sa grosse tête sans cou dans le manchon de poil dont la garnissait sa bosse de bison, tout de suie barbouillé comme s'il avait pour logis le tuyau de cheminée des enfers, n'était ni moins fort ni moins furieux ; mais, moins vain, il n'éprouvait pas le besoin de faire saillir ses biceps et, plus sournois, il rentrait sa colère, ce qui lui donnait toutes les apparences d'un calme impressionnant.

Sous son immense chapeau cabossé et aux bords tombants d'où croulait une averse, dans sa capote gris sale dont la traîne était une mare, ses pieds se déformant dans l'eau qui les faisait paraître tremblotants et démesurés, *Libecciu* venait à peine, semblait-il, d'émerger de l'Océan. Un filet d'eau coulait de chacune des mèches de ses cheveux, un filet d'eau prolongeait sa grande barbe mouillée qui s'achevait en pointe ; ruisselante était sa moustache et ruisselants ses sourcils et ruisselant le bout de son nez. Il était le vent qui se résout en pluie, — en tristesse aussi. Mélancolique et taciturne, ployant sous son faix liquide, il avait l'air d'un forçat pitoyable condamné à porter le déluge.

— Voyez, leur expliqua Mars, l'index tendu vers une lumière qui, là-bas, sur la terre, tremblotait dans la nuit. Voyez, c'est là que demeure le puant qui vient de m'outrager. Je veux qu'à mon départ, il ne lui reste plus une seule brebis.

— Laissez-moi faire, dit le vieillard *Tramuntana* à qui sa qualité de doyen conférait le droit de parler le premier. Je soufflerai un tel froid que la terre en géléra jusqu'en ses en-

trailles, les rivières dans leur lit, la sève au tronc des arbres et... le sang dans les veines des brebis...

— Tu oublies qu'elles ont toute leur laine, observa Maistrali qui ne souffrait pas que ce rôle de vent-lige à jouer revint à autre que lui.

— Puis, je laisserai tomber sur elles, poursuivit Tramuntana sans relever l'objection, un si épais linceul de neige que notre Puant — le voyez-vous s'arrachant barbe et cheveux ? — les trouvera dessous toutes raidies.

— L'idée me plaît, dit Mars.

Tramuntana souffla si fort et de toute la glace de ses poumons que la terre gela, et les rivières dans leur lit et la sève au tronc des arbres, mais les brebis bien serrées l'une contre l'autre, se réchauffant mutuellement de leur haleine, protégées par toute l'épaisseur de leurs toisons crépues, n'en furent même pas troublées dans leur sommeil.

La neige tomba en flocons serrés, aussi larges que la main.

Au lever du jour, Tramuntana congédia ses nuages gris et, tout en frottant le ciel de limpide azur :

— Soleil ! s'écria-t-il, dans un transport lyrique que l'on n'eût pas attendu de ce patriarche du gel, soleil d'or et de feu, viens saluer de toutes tes fusées la vengeance de Mars !

Un tumulte de bêlements lui répondit. Les brebis s'étaient réveillées, et tout en secouant le peu de neige qui saupoudrait leurs toisons, requéraient qu'on les vint traire.

Dans le parc exigu, le fumier qui fermentait et les bêtes vêtues de laine dégageaient une telle chaleur que la neige avait presque entièrement fondu à mesure qu'elle y était tombée.

A grands coups de pelle et précédant sa femme qui portait les seilles à une anse, dans la couche de neige épaisse d'au moins quatre pieds, le berger, en hautes bottes, ouvrait un chemin de sa cabane au parc.

Lorsque, suant à grosses gouttes, il s'interrompait pour s'éponger le front :

— Cornu ! Cornu ! répétait-il, en mitraillant le ciel d'un œil chargé de rancune.

Et Mars écumait de fureur à cette injure qui, de toute évidence, s'adressait à lui.

L'échec de Tramuntana était piteux et humiliant.

— Je l'avais bien prévu, remarqua Maistrali, d'un air de triomphe.

Et, tandis que le blanc vieillard se retirait dans un coin obscur pour y cacher sa confusion, l'énergumène roulant plus que jamais ses yeux d'aliéné, disait :

— Mais laissez-moi faire...

Sans en attendre la permission, il disposait au nord-ouest, le long de l'horizon, comme pour une charge, des escadrons de noires nuées.

Et sur un signe de lui, la furieuse chevauchée commença. Avec un fracas de vagues bousculées que couvraient, par instants, des rugissements de fauves, les noirs escadrons se poursuivaient, se heurtaient en mêlées inexprimables, disparaissaient au fond du ciel, aussitôt remplacées par d'autres qui ne cessaient d'arriver, toujours plus forcenés et tumultueux.

Dans la frénésie de cette ruée, tous en passant lançaient la foudre dont ils accompagnaient les détonations retentissantes d'un crépitement de grêlons aussi gros que balles de fusil.

Il y avait eu, dans le troupeau, quelques secondes d'effarement.

Mais le berger avait promptement rallié ses bêtes. Elles se serraient autour de lui en poussant des bêlements de détresse.

— Soyez sans crainte, devaient dire les interjections dont il les rassurait. N'ai-je pas sur moi, bien cousue, dans la doublure de ma veste, la cire bénite qui préserve de la foudre ? Et quant à ces grêlons, tout gros qu'il les lance, c'est à peine si quelques-uns vous piquent les oreilles ; riez, riez plutôt de voir les autres rebondir, inoffensive mitraille, sur les molles épaisseurs de vos laineuses cuirasses.

Les bêtes furent-elles sensibles à la persuasive éloquence de ce discours tout en monosyllabes ? Qui ne l'eût cru à les voir se tranquilliser ?

Un des pires méfaits de Maistrali leur procura d'ailleurs pâture abondante en même temps qu'abri sûr.

(à suivre)

J.-B. NATALI.

---

## UNE ENIGME HISTORIQUE

### Le Vrai Christophe COLOMB

---

Que nos lecteurs veuillent bien excuser ce dernier article, court mais instructif, à propos d'un sujet qu'on pouvait croire épuisé. Il ne s'agit plus du lieu de naissance du Découvreur, ni même de ses exploits réels et indiscutables, mais de sa véritable personnalité et l'on verra quel rapport moral elle peut avoir avec la Corse.

La connaissance de la réalité aboutit fort souvent à la ruine des réputations légendaires. De même qu'on nous a présenté dernièrement une *Vraie Colomba* (qui ne l'est pas), voici que l'on nous présente aujourd'hui, d'après ses propres écrits et



des documents irréfutables, un *Vrai Christophe Colomb* qui diffère très sensiblement de celui auquel la Renommée avait consacré une gloire qui semblait immarcescible.

Un de ses fanatiques thuriféraires, Léon Bloy, avait écrit :

Ce fut un patriarche, un prophète à la façon de Moïse.... le plus grand chrétien de l'histoire, dont la majesté surnaturelle déconcerte l'imagination.

De savants critiques, en tête desquels on s'accorde à placer notre érudit et regretté collaborateur, Henry Vignaud, ont déjà fait justice de cette hyperbolique réputation. Un historien espagnol, M. Carlos Pereyra, dans un important ouvrage publié à Madrid en 1920 (1), reconstitue historiquement, d'après ses lettres authentiques et son journal de bord, la physionomie sophistiquée de Christophe Colomb.

Il s'en faut qu'elle soit à l'avantage du découvreur de l'Amérique et M. Marius André, dans la *Revue Universelle* (2) vient de nous en donner très habilement une suggestive analyse.

Endoctrinés par Colomb, Las Casas, et même son propre fils, ont raconté qu'il descendait d'une noble famille, qu'il fut envoyé jeune à l'Université de Pavie où il s'appliqua à l'étude de la Cosmographie et de l'astrologie. Il a, disent-ils, deux cousins qui sont amiraux, il entre dans la marine et devient commandant d'une galère. Aussi, en 1501, il écrit au roi Ferdinand :

Très grand roi, j'étais encore en bas âge lorsque j'ai commencé à naviguer, depuis 40 ans je n'ai plus cessé de le faire, toutes les mers fréquentées par les navigateurs je les ai parcourues. Notre Seigneur m'a donné l'esprit d'intelligence et d'amples connaissances, dans l'art de la navigation et la cosmographie, pour dessiner cette sphère et y marquer les villes, rivières, îles et ports, chacun à sa vraie place, etc.

Eh bien, nous dit M. Marius André, tout cela est faux, tout cela est inventé, c'est un tissu de mensonges, une véritable mystification.

Colomb descend comme la *Revue* l'a déjà démontré, d'une très humble famille de tisserands et, à 22 ans, il exerçait encore le métier paternel (Voir page 138). Il n'a pas parcouru « toutes les mers » ; il n'est pas allé comme il le dit ailleurs, en Guinée où il prétend avoir rencontré des sirènes, comme plus tard il en rencontrera encore aux Antilles.

Ce fut, on le sait, en étudiant les papiers de son défunt beau-père, ex-navigateur, qu'il conçut le projet de son exploration.

(1) Carlos Pereyra : *Historia de America española*. Tome I. « Descubrimiento y exploracion del Nuevo Mondo ». Madrid, 1920.

(2) *La Revue Universelle*, directeur Jacques Bainville, Tome XI, n° 16, 15 novembre 1922.

Il n'était pas un ignorant, mais il n'a jamais été à l'Université de Pavie et l'instruction qu'il a acquise par lui-même était assez bornée. Les citations, dont il fait étalage dans ses mémoires, émanent, non de sa connaissance des auteurs, mais d'un ouvrage où il les puise : *l'Imago Mundi*.

Bien mieux, comme nous l'apprend M. Marius André, ce grand Amiral se révèle comme un piètre navigateur et ne sait même pas se servir de l'Astrolabe. Deux fois il a essayé de faire le point et ce fut avec des erreurs considérables.

On ne saura jamais quelle est la première terre où il aborda, car il l'a omise ou n'a pas su la marquer sur la carte.

C'est à ce point qu'au voyage suivant le roi Ferdinand déclara : « *Il nous paraît qu'il serait bien que vous prissiez avec vous un bon astronome* », et il le fit d'autorité accompagner par un technicien chargé des observations astronomiques.

Jusqu'à sa mort il déclare avoir trouvé la route des Indes par l'Ouest, au lieu des îles qu'il a découvertes, et pour confirmer ses assertions, il demande à ses équipages de jurer, le cas échéant, — singulier procédé ! — que Cuba n'est pas une île, mais la terre ferme de l'Asie.

La carte de ses explorations qu'il avait promise à Isabelle, elle la lui réclame maintes fois en vain. « *Si cette carte, écrit-elle, n'a pas été fournie parcequ'elle doit rester secrète écrivez-nous le* ». Elle pourra la réclamer longtemps, elle ne l'aura jamais, l'amiral est incapable de l'établir.

Avec les indigènes des îles découvertes qui sont dans le costume d'Adam et Eve, il a des conversations qui n'ont lieu que par gestes, mais qui lui suffisent pour comprendre et affirmer les choses les plus étonnantes.

Dans une île voisine résident des Anthropophages qui viennent parfois enlever des femmes et des enfants pour les dévorer et qui n'ont qu'un œil, comme les cyclopes.

Une autre île est habitée uniquement par des femmes. Une fois par an, les hommes d'une île voisine viennent leur rendre visite et quand il leur naît un enfant mâle, il est aussitôt expédié dans celle des hommes.

Nous avons dit qu'il avait aussi découvert des Sirènes aux Antilles et la place nous manque pour citer d'autres histoires aussi véridiques.

Quand on lui confia l'administration des Colonies nouvelles, relate M. Marius André, le grand Amiral fut le pire des gouverneurs et, par sa faute, tout faillit sombrer dans la catastrophe.

Il est toutefois juste de remarquer que, quand Colomb décrit la nature, les forêts, les rivières, les paysages, il le fait

avec une poésie naturelle et un charme infini. Tout son journal de bord est un séduisant roman plein de poésie et d'aventures merveilleuses.

C'est d'ailleurs un irrésistible charmeur ; tous ses contemporains ont subi son influence et cette bonne reine Isabelle la première, qui resta sa protectrice quand même et jusqu'au bout.

Abrégeons encore les développements dans lesquels M. Marius André nous montre surabondamment le mysticisme qui domina Colomb jusqu'à la fin de ses jours. Désormais, il ne se sépare plus de sa Bible dont il tire les interprétations les plus extraordinaires.

Il est un autre Moïse, un ambassadeur du Très-Haut auprès du Roi, et, par sa découverte, il n'a fait qu'accomplir les prédictions du prophète Isaïe.

Il a des visions, Dieu lui apparaît ; Jésus-Christ lui parle, etc. ; il prend les bouches de l'orénoque pour l'entrée du Paradis terrestre

...qui est au sommet de la terre, laquelle a la forme d'une poire.

Et il affirme, en invoquant l'autorité de la Bible :

...Je suis assuré en mon âme que le Paradis terrestre se trouve sur ces terres que j'ai découvertes.

Dans une autre lettre ultérieure il nous apprend que :

Le monde est peu de chose ; sur sept parties, ce qui est sec en occupe six et *la septième seulement* est couverte d'eau. L'expérience l'a déjà montré et je l'ai écrit avec des citations de l'écriture sacrée en d'autres lettres où je parlais de la situation du Paradis terrestre qu'approuve la Sainte Eglise.

Sa grande renommée de piété nous ramène à l'abbé Martin Casanova, l'inventeur du Colomb Calvais, qui nous avait déjà enseigné que *huit cent cinquante évêques* (!) ont demandé la canonisation de ce Découvreur mystique, auquel les Saintes Ecritures ont révélé que la terre a la forme d'une poire et que la mer en recouvre seulement la septième partie !

Il faut qu'il soit bien entendu, toutefois, que nous rendons pleine et entière justice au révélateur d'une partie du globe et que ces constatations, dont nous sommes seulement l'écho, ne sont pas de nature à enlever quoi que ce soit à la gloire, malgré tout éclatante, qui rejaillit de sa découverte *officiellement* constatée. (1)

---

(1) Nous disons *officiellement*, car il paraît certain que la *vraie* découverte de l'Amérique eut lieu *quatre ans* avant celle de Colomb et fut faite cette fois par un français authentique qui eut l'immense tort d'en négliger la constatation *officielle*. (Voir page V de ce n° l'art. de notre Collaborateur, M. Jean de Quenza).

Jusqu'ici nous avons vu Colomb, d'après ses propres écrits, pour la plupart conservés en manuscrits de sa propre main, et que reproduit M. Carlos Pereyra ; c'est un halluciné, un imposteur, un mystificateur, mais ce n'est pas tout.

Il écrit dans une lettre aux Rois Catholiques :

Les indigènes des nouveaux territoires sont tous d'un commerce singulièrement affable et tendre. Les hommes sont tels, que dans le monde entier il ne peut y en avoir de meilleurs. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ne savent pas se tuer les uns les autres, ni se priver de leur liberté. Vos Altesses doivent être remplies de joie parce qu'elles en auront bientôt fait des chrétiens, ce qui attirera sur l'Espagne la bénédiction du ciel.

Mais avec ces populations affables et douces, si candide-ment sympathiques, on pourrait gagner beaucoup d'argent en les vendant comme esclaves !

En effet, le 6 mars 1496, il écrit de Yaquimo :

*De ce lieu on peut, avec l'aide de la Sainte Trinité, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre, soit quatre mille, valant vingt millions de maravedis.*

Et il ose invoquer l'aide de la Sainte Trinité pour favoriser son commerce de chair humaine ! Ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, l'idée fugitive d'un moment. Au contraire, il y insista tellement que, lors de son quatrième voyage, les Rois Catholiques jugèrent utile d'insérer dans leurs instructions cette phrase sèche et impérative : « *Vous n'emmenerez point d'esclaves...* »

Nous pensons inutile de nous étendre plus longuement sur la très intéressante et suggestive étude faite par M. Marius André de l'important ouvrage de Carlos Pereyra. Ces quelques extraits suffisent amplement pour permettre de juger le caractère d'un homme.

Et maintenant dites-nous, vous qui, sans parti pris, cherchez la vérité, si le Grand Sampiero, qui combattit et mourut pour l'indépendance et pour la liberté et qui, vers cette même époque, luttait désespérément pour affranchir son pays de la domination et de la fourberie génoises, aurait revendiqué ce marchand de chair humaine comme étant un des fils de la noble Cyrnos ?

Dites-nous si ce Découvreur du Paradis terrestre et des Sirenes, des Cyclopes et des Amazones, qui voulait vendre comme esclaves les paisibles populations qu'il avait découvertes, dites-nous, si véritablement Christophe Colomb avait l'âme d'un Corse et non celle d'un Génois ?

A. C.

---

LE DIRECTEUR-GÉRANT A. CLAVEL.



# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TROISIÈME ANNÉE

DE LA

## Revue de la Corse

Pages

### I — ART (l') DRAMATIQUE EN CORSE

FRANCESCHINI (Emile)....	<i>Un théâtre français en Corse sous la restauration.....</i>	53
--------------------------	---	----

### II — CORSES (Les) A L'ÉTRANGER

QUENZA (Jean de).....	<i>Ercole Maccone, de Canale.....</i>	28
-----------------------	---------------------------------------	----

### III — DEUILS (Les) LITTÉRAIRES DE LA CORSE

GRAZIANI (Paul).....	<i>Le Comte Colonna de Cesari Rocca. Notice nécrologique (avec portrait)....</i>	129
----------------------	--	-----

### IV — DOCUMENTS HISTORIQUES

ARRIGHI (Paul).....	<i>Une lettre inédite de Pascal Paoli...</i>	107
---------------------	--	-----

### V — ENIGMES HISTORIQUES

CAPIFALI (Pierre).....	<i>Christophe Colomb corse et français.....</i>	114
COLONNA de CESARI ROCCA (Raoul)	<i>La véritable origine de Christophe Colomb.....</i>	1
GRAZIANI (Paul).....	<i>Christophe Colomb et la Corse.....</i>	40.71
VIGNAUD (Henry).....	<i>Le lieu de naissance de Christophe Colomb</i>	136

### VI — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

BRIET (Lucien).....	<i>Bonifacio à l'époque néolithique (4<sup>e</sup> mémoire) par Ferton (Ch.).....</i>	27
SANTONI (Fr).....	<i>Notes d'un voyage en Corse par Mérimée (Pr.).....</i>	97.153.170

### VII. ETUDES ETHNOGRAPHIQUES.

FORSYTH MAJOR (Docteur C. I).	<i>Survivances linguistiques en Corse :</i>	
	<b>Caracutu .....</b>	26
id. ....	id. : <b>Alpa</b> et ses dérivés..	59
id. ....	id. : <b>Vanga</b> et ses dérivés..	91
id. ....	id. : <b>Gaglinu</b> et ses dérivés..	126
id. ....	id. : <b>Gagliana, Gaglianu.</b>	158

### VIII. — ETUDES HISTORIQUES.

COLONNA de CESARI ROCCA (R).	<i>Fernand Colomb et les « Historie »</i>	78
MARINI (Dom Ph.)...	<i>Sampiero en Corse (janv.-sept. 1565 (suite)</i>	14
id. ....	id. (sep. 1565 — avr. 1566 (suite)	102

### IX. — ETUDES LINGUISTIQUES.

ARRIGHI (Paul).....	<i>Quelques remarques sur l'orthographe corse</i>	18
---------------------	---	----

## X. — ETUDES LITTÉRAIRES CORSES

CLARETIE (Léo).....	<i>Bastia littéraire en 1750</i> .....	166
---------------------	--	-----

## XI. — FAMILLES (les) HISTORIQUES DE LA CORSE

GIUSTINIANI (Antonio).....	<i>Les Giustiniani</i> .....	81
----------------------------	------------------------------	----

## XII. — HISTORIENS (les) DE LA CORSE

COURTILLIER (Gaston).....	<i>Histoire de l'Isle de Corse</i> , par <b>Pomme- reul</b> (de).....	161
---------------------------	---	-----

## XIII. — ILLUSTRATIONS (les) DE LA CORSE

PAOLI (Chanoine)....	<i>Le Colonel Jacques II da Mare</i> , notice histo- rique de M. C. <b>Piccioni</b> (avec gravure).....	176
----------------------	--	-----

## XIV. — IMPRESSIONS DE CORSE

DE MARI (D. P.).....	<i>Le voyage de Flaubert en Corse</i> .....	110
----------------------	---	-----

## XV. — LES LÉGENDES DE LA CORSE

NATALI (J.-B.).....	<i>Les jours prêtés</i> .....	183
---------------------	-------------------------------	-----

## XVI. — LES LÉGENDES HISTORIQUES

CLAVEL (A.).....	<i>Le vrai Christophe Co'omb</i> , par <b>Carlos Pereyra</b> .....	188
------------------	--	-----

## XVII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

PAGANELLI (Dono)....	<i>Nos Géorgiques</i> , par <b>Natali</b> (J.-B.).....	33
TROJANI (Abbé F.)...	<i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par <b>Cas- telli</b> (C.).....	30.63.95

## XVIII. — POÈTES (les) CORSES

ARRIGHI (Paul).....	<i>Poésies CorSES</i> , par <b>Ortoli</b> (Anton Luciano)	50
id. ....	<i>U Martiriu di Santa Divota</i> (gravure) par <b>Lucciardi</b> (J. P.).....	65
GIUSTINIANI (Ant.)....	<i>Rêves et sacrifices</i> , par <b>Ferracci</b> (Abbé J.)	180

## XIX. — ROMANS (les) CORSES

CARABIN (J.).....	<i>Graziosa</i> , par <b>Albertini</b> (Quillicus).....	83
-------------------	---	----

## XX. — THÉÂTRE (le) CORSE

VILLAT (Louis).....	<i>Vannina d'Ornano</i> , par <b>Bouzou</b> (V. E.)..	25
---------------------	---	----

## XXI. — TOURISME (le) ANGLAIS EN CORSE

CHAUVET (Paul).....	<i>La Corse et la Sardaigne</i> (un docteur an- glais en Corse), par <b>Bennet</b> (J. H.)....	89
---------------------	---	----



## OUVRAGES et ARTICLES

dont le compte-rendu  
a été publié dans la troisième année

ALBERTINI (Quillicus).	<i>Graziosa</i> , par M. J. <b>Carabin</b> .....	83
BENNETT (J. H.).....	<i>La Corse et la Sardaigne</i> , par M. Paul <b>Chauvet</b> .....	89
BOUZOU (V. E.).....	<i>Vannina d'Ornano</i> , par M. L. <b>Villat</b> .....	25
CASTELLI (C.).....	<i>Una Colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'Abbé <b>Trojani</b> .....	30.63.95
FERRACCI (J.).....	<i>Rêves et sacrifices</i> , par M. A. <b>Giustiniani</b>	180
FERTON (Ch.).....	<i>Bonifacio à l'époque néolithique</i> , par M. <b>Lucien Briet</b> .....	27
FLAUBERT.....	<i>Impressions d'un voyage en Corse</i> , par D. P. DE MARI.....	110
LUCCIARDI (J. P.)....	<i>U. Murtiriu di Santa Divota</i> , par M. P. <b>Arrighi</b> .....	65
MÉRIMÉE (P.).....	<i>Notes d'un voyage en Corse</i> , par M. Fr. <b>Santoni</b> .....	97.153.170
NATALI (J.-B.).....	<i>Nos Géorgiques</i> , par M. Dono <b>Paganelli</b>	33
ORTOLI (A. L.).....	<i>Poésies</i> , par M. P. <b>Arrighi</b> .....	50
PAOLI (Pascal).....	<i>Une lettre inédite</i> , par M. P. <b>Arrighi</b> ...	107
PEREYRA (Carlos)....	<i>Le vrai Christophe Colomb</i> , par M. A. <b>Clavel</b> .....	188
PICCIONI (C.).....	<i>Le Colonel Jacques II de Mare</i> , par M. le Chanoine <b>Paoli</b> .....	176
POMMEREUL (de).....	<i>Histoire de l'Isle de Corse</i> , par M. G. <b>Courtillier</b> .....	161

# Etudes Régionales inédites

publiées dans le cours de la troisième année

## DE LA REVUE de la CORSE

ARRIGHI (P.).....	<i>Quelques remarques sur l'orthographe corse.</i>	18
CAPIFALI (P.).....	<i>Christophe Colomb corse et français.....</i>	114
CLARETIE (Léo).....	<i>Bastia littéraire en 1750.....</i>	166
COLONNA de CESARI ROCCA (R.).	<i>La Véritable origine de Christophe Colomb.....</i>	1
Id.....	<i>Fernand Colomb et les « Historie »</i>	78
FRANCESCHINI (E.)....	<i>Un théâtre français en Corse sous la Restauration.....</i>	53
FORSYTH MAJOR (C. I.).	<i>Survivances linguistiques en Corse.. 26.59.91.126.158</i>	
GIUSTINIANI (A.).....	<i>Les Giustiniani.....</i>	81
GRAZIANI (P.).....	<i>Christophe Colomb et la Corse.....</i>	40.71
Id... ..	<i>Le Comte Colonna de Cesari Rocca. Notice nécrologique (portrait).....</i>	129
MARINI (Dom Ph.)...	<i>Sampiero en Corse (janv.-sept. 1565).....</i>	14
Id.....	<i>id. (sept. 1565-avril 1566).</i>	102
NATALI (J. B.).....	<i>Les jours prêtés. (Légende Corse).....</i>	183
QUENZA (J. de).....	<i>Ercole Maccone, de Canale.....</i>	28
VIGNAUD (H.).....	<i>Le lieu de naissance de Christophe Colomb.</i>	136

### Pages annexes de chaque livraison :

*Bibliographie de la Presse Corse depuis Paoli jusqu'à nos jours.*

*Nouvelles bibliographiques. — Notices diverses.*

*Questions et réponses CorSES, etc.*



1005  
1145



